

LES GRANDS COURANTS DE L'ANALYSE ECONOMIQUE

Christelle ZENG

ANALYSE ECONOMIQUE ET
HISTORIQUE DES SOCIETES
CONTEMPORAINES

CPGE ECE

INTRODUCTION GENERALE

1) La pensée économique avant Adam Smith

Avant A. Smith, les analyses étaient partielles et ne s'intéressaient qu'à quelques problèmes économiques particuliers, et non à l'économie dans sa globalité. Ce n'est qu'avec les classiques qu'on va avoir à la fois des analyses des crises, fluctuations, croissance...

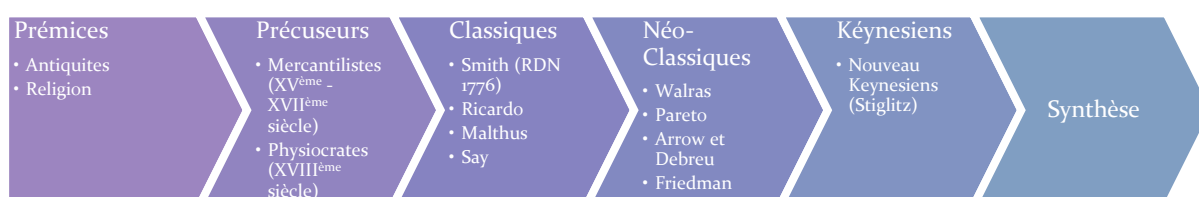
Ils puisent dans les prémices philosophiques de la pensée économique, puis les précurseurs seront les mercantilistes et les physiocrates.

- Le courant mercantiliste est très hétérogène (15^{ème} au 17^{ème} siècle, diversité dans le temps et l'espace). Les thèmes économiques sont principalement la réflexion sur le commerce international, le rôle de la monnaie et l'intervention de l'Etat dans l'économie.
 - Le commerce international est vu comme « un jeu à somme nulle ». Ce que gagnent les uns est égal à ce que perdent les autres, lieu de compétition entre les nations. Selon eux, comme la richesse repose sur l'or que détient un pays, il faut exporter beaucoup et être payé en or ou convertir les gains en or. Les importations sont limitées car elles sont considérées comme néfastes. Les mercantilistes développent ainsi une pensée protectionniste : en effet des barrières tarifaires sont instaurées aussi bien au niveau national qu'au sein des pays.
 - Le rôle de la monnaie : il y a un clivage entre ceux qui pensent que l'augmentation de la quantité de monnaie dans l'économie a des effets inflationnistes, et ceux qui pensent que cela permet de soutenir l'activité économique. Chez certains mercantilistes, la quantité de monnaie est confondue avec la richesse du pays : un pays riche, pour les Bullionistes (espagnol), Ortiz en tête, est un pays qui dispose de beaucoup de monnaie (d'or), cela s'explique par le fait que l'Espagne en possédait énormément grâce à la conquête de l'Amérique du Sud et Centrale. A cela, on oppose les auteurs dont l'analyse est plus fine et qui sont les précurseurs de la théorie quantitative de la monnaie (Bodin).
 - Le rôle de l'Etat : il y a une justification de l'intervention de l'Etat à travers le colbertisme afin de favoriser le développement de grandes manufactures et qui sont compétitives au niveau international (ex : manufacture des gobelins pour contrer les britanniques).
- Le courant physiocrate (18^{ème} siècle), notamment avec Quesnay, *Tableau Economique* (1758)
 - Ils s'opposent au mercantilisme sur le commerce international, ils sont en faveur de l'économie libérale interne et externe.
 - Le seul créateur de richesse est l'agriculture pour les physiocrates. Le libéralisme est justifiée par aucune entrave de l'agriculture, et les agriculteurs sont appelés « la classe productive » tandis que l'industrie ne crée rien, elle transforme les matières premières produites par l'agriculture et le commerce ne fait que déplacer la production agricole et industrielle.
 - Les physiocrates posent les bases du libéralisme en considérant que la propriété privée est primordiale, que la rencontre d'acheteur et de producteur crée « le bon prix », sans pour autant parler de marché et encore moins en étant effleuré par l'idée d'autorégulation. Ils préconisent déjà le « laissez faire, laissez passer », la

baisse des impôts et la suppression de la multitude d'impôts en un seul unique et bas qui servirait aux besoins de la Défense Nationale, ainsi que la mise en place d'une justice apte à juger les atteintes aux intérêts des particuliers.

- Le tableau économique de [Quesnay](#), qui regroupe la population en plusieurs agrégats, montre une vision synoptique de l'économie française à son époque. Il établit des flux réels ou monétaires entre les différents agrégats, ce qui n'est pas sans rappeler le circuit de la comptabilité nationale.

2) Chronologie de la pensée économique et construction de l'HPE



[Marc Blaug](#), historien de la pensée économique, dit que : « *le relativisme prend n'importe quelle théorie avancée dans le passé pour un reflet plus ou moins fidèle des conditions de l'époque. L'absolutisme n'a dieu que pour le strict développement intellectuel du sujet considéré comme une progression régulière de l'erreur vers la vérité.* »

- ✓ Mercantilistes : J. Bodin, Ortiz
- ✓ Physiocrates : F. Quesnay
- ✓ Classiques : A. Smith, D. Ricardo, J.B. Say, J.S. Mill, T. Malthus
- ✓ Néo-Classiques : L. Walras, V. Pareto, Arrow et Debreu, Friedman , F. Hayek
- ✓ Keynésiens : J.M. Keynes
- ✓ Synthèse : J. Stiglitz, P. Krugman

I) **LE COURANT CLASSIQUE ET NEO-CLASSIQUE**

1) Equilibre et inefficience

Premier point commun : le mode d'allocation des ressources qui permet la meilleure régulation économique est le marché, qui permet également la coordination si on laisse-faire le marché concurrentiel. Cependant le marché n'est pas toujours l'acteur le plus efficient.

Ex : Pour Schumpeter, s'il n'y avait pas de cycles (déséquilibres), il n'y aurait pas d'efficacité.

Chez les Classiques, la distinction équilibre /efficacité est peu claire comparée au Néo-classiques. Les Néo-classiques font la distinction mais pensent malgré tout que les deux vont ensemble.

	Bien Privé	Bien Public	Bien Commun	Bien Collectif Impur
Rivalité	Oui	Non	Oui	Non
Exclusion	Oui	Non	Non	Oui
Exemple				Autoroute /Cinéma
Efficienne du Marché	Oui	Non Régulation par l'Etat	Non Réglementation par l'Etat	Régulation par l'Etat ou par le Marché

a) La loi des débouchés de J.B. Say

Jean Baptiste Say « *Traité d'Economie Politique* » (1803)

« L'OFFRE CREE SA PROPRE DEMANDE »

Pour que la loi de Say soit vérifiée, il faut que ces différentes étapes soient vérifiées :

- A chaque fois qu'un produit est fabriqué, il y a une distribution de revenus. S'il n'y a pas de thésaurisation, ces revenus vont nécessairement venir alimenter une demande. Pour Say, il n'y a aucune raison de thésauriser, il ferait mieux d'épargner (au sens d'investir). Chez Smith et Say, épargne et investissement sont indifférenciés : « *c'est l'accumulation des épargnes qui forme les capitaux* », les épargnes représentent à la fois une absence de consommation de bien et un achat de bien de production, i.e. un investissement. L'épargne est donc obligatoirement égale à l'investissement (pas de thésaurisation) et elle représente un phénomène réel sur lequel la monnaie n'a pas de prise (il n'y a pas d'épargne monétaire ou d'encaisse oisive).
- Il faut être dans une économie la plus flexible possible ce qui permet un déséquilibre sectoriel mais ne va pas se traduire par un déséquilibre au niveau macroéconomique.

Loi de l'offre et de la demande :

$$O > D \Rightarrow \searrow P$$

$$O < D \Rightarrow \nearrow P$$

Les crises de surproductions généralisées ne peuvent donc pas exister.

« *L'argent n'est que la voiture des produits* » : la monnaie n'est qu'un intermédiaire des échanges, elle n'est pas demandée pour elle-même car elle n'a pas de valeur en soi.

Tous les classiques et néo-classiques adhèrent à la loi de Say.

b) La loi de Say et l'équilibre walrasien

Equilibre : adéquation quantitative entre l'offre et la demande (sur un marché ou une économie). La notion est à la base de la science économique au même titre que le marché auquel elle est étroitement associée. Un marché est en équilibre lorsque l'offre et la demande s'y égalisent, au terme d'un processus dans lequel les mouvements du prix résorbent progressivement les excès

d'offre ou de la demande. On parle d'équilibre partiel lorsque l'on considère qu'un marché et d'équilibre général pour une économie.

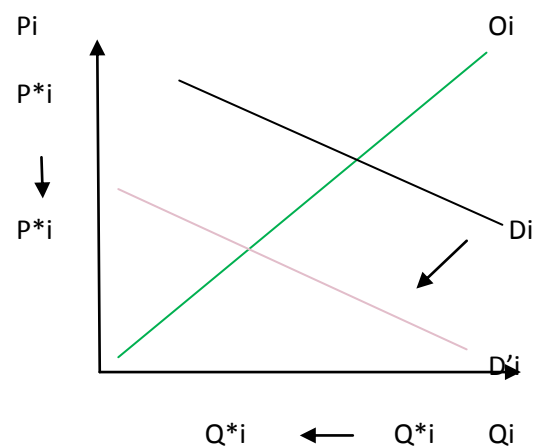
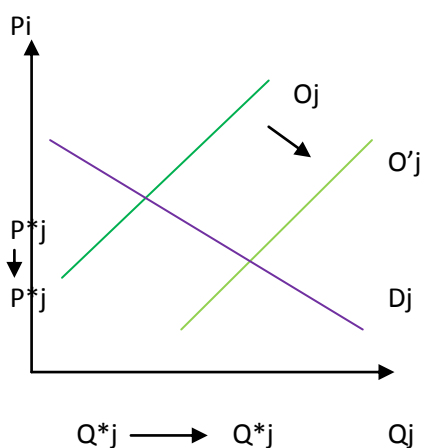
La Théorie de l'équilibre général de Walras développée dans « *Eléments d'Economie Politique Pure* » (1874).

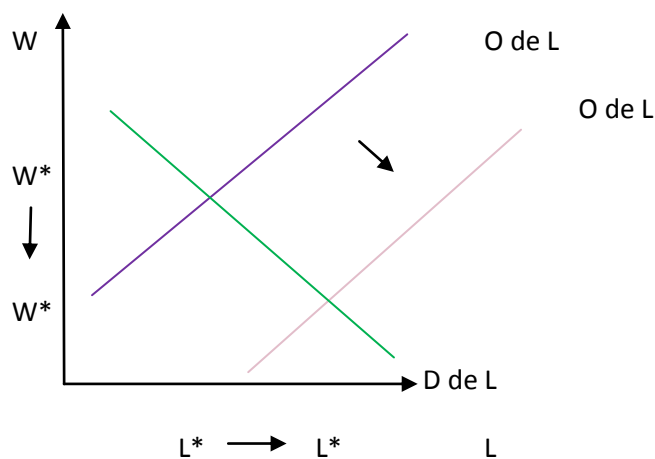
→ Il s'agit de comprendre comment une multitude d'agents peuvent s'échanger un grand nombre de produits sur des marchés en situation de CPP. Le problème est posé par les trois fondateurs de l'école Néo-classique : Jevons, Walras et Menger. Cette théorie cherche à expliquer comment se fixe le niveau de production et de consommation des biens et les prix dans une économie.

Si on se place dans un marché en CPP, alors Walras affirme que l'économie se maintient automatiquement en équilibre. Afin d'expliquer le cheminement vers l'équilibre, Walras crée la figure du « **commissaire-priseur** », on atteint l'équilibre par tâtonnement mais on l'atteint. Chaque individu, par son égoïsme i.e. par sa volonté de soit maximiser son profit ou sa satisfaction, permet de converger vers cet idéal. L'équilibre général, plus tard appelé équilibre-walrasien, se réalise de façon interdépendante sur les marchés des biens et services, de production et de la monnaie. L'équilibre général n'est pas une situation fixe, mais un état vers lequel l'économie doit tendre dans le cadre d'un régime concurrentiel, c'est un idéal en continuel mouvance. Le déséquilibre d'un des trois marchés bouleverse l'ensemble, mais la loi du marché implique une tendance générale de retour à l'équilibre.

Par simple agrégation des offres et des demandes individuelles on passe aux offres et demandes totales exprimées sur un marché donné : l'offre totale est une fonction croissante du prix et la demande décroît avec les prix, s'il on excepte les biens Giffen. Dans ce cadre, l'offre est « price-taker » et non « price maker ». Il détermine sa production en fonction du prix auquel il pourra écouler sa production sur le marché du bien considéré. Il produit la quantité Q^* qui représente l'égalité entre le coût marginal de production et le prix P^* imposé par le marché. Graphiquement c'est le point d'intersection entre la courbe du coût marginal et la droite d'équation $Y = P^*$. C'est ainsi qu'un producteur peut maximiser son profit.

Approche microéconomique sur une courte période puis longue période





- Le progrès technique influe sur l'offre.
- Les goûts influent sur la demande.
- Pas de contrainte de débouchés dans ce modèle.

$$O_i(P^*i) = D(P^*i) \text{ Avec } i = 1 \text{ à } n$$

$$p = (P_1, \dots, P_n)$$

$$q = (Q_1, \dots, Q_n)$$

➤ Concurrence Pure et Parfaite

- **Atomicité** : il existe un très grand nombre d'acheteurs et de producteurs si bien qu'aucun ne peut individuellement influencer sur les prix du marché.
- **Transparence de l'information** : l'information est disponible sans coût et pour tous ; l'information se résume au prix : les offreurs connaissent le prix auquel ils sont en mesure de vendre leur production ; de même les consommateurs connaissent exactement le prix de vente.
- **Libre entrée/sortie** : il n'existe aucune barrière (juridique, technique, commerciale ou financière) empêchant de nouvelles firmes de pénétrer ou de sortir sur le marché.
- **Homogénéité du produit** : les produits offerts sont identiques en tous points ; il n'existe pas de différenciation du produit, les acheteurs sont indifférents quant à l'identité de l'offreur.

➤ Il définit également l'homo economicus comme étant un individu rationnel

Voilà les deux conditions nécessaires pour que le modèle soit valide.

Le modèle de concurrence pure et parfaite représente un outil essentiel de l'analyse microéconomique et ce pour deux raisons :

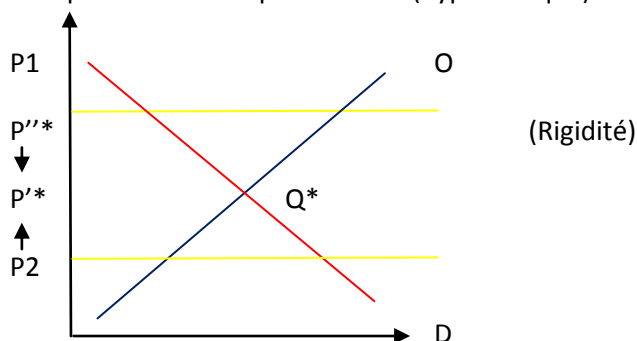
- ✚ Il constitue une sorte d'étalon qui permet de prendre la mesure, par différence, de l'imperfection des marchés : c'est en effet à partir de la CPP que l'on a pu appréhender la

nature des structures de marchés imparfaits, tels que le monopole, la concurrence monopolistique, l'oligopole. Ainsi, lorsque l'on dit «le monopole vend plus cher », c'est par référence au prix d'équilibre pratiqué en CPP.

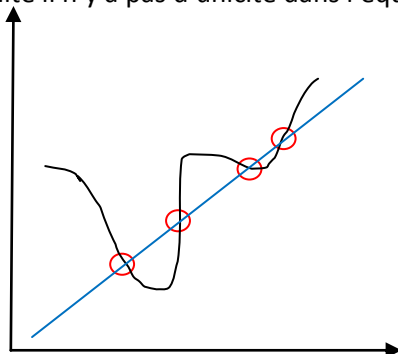
- ✚ Pour certains auteurs Néo-classiques, la CPP est non seulement un étalon mais aussi une norme à atteindre, dans la mesure où elle constitue la meilleure situation pour le consommateur, il revient alors à la politique d'instaurer les conditions d'une « concurrence praticable ».

Le problème de [Walras](#) est de déterminer simultanément les quantités échangées et les prix permettant d'égaliser les offres et les demandes pour ces quantités. Formellement, puisque les quantités offertes dépendent positivement des prix et que les quantités demandées dépendent négativement des prix, il montre que le problème peut s'écrire sous la forme d'un système d'équations simultanées. Puisque pour L biens, et donc L marchés, on a $2L$ équations données par les offres et les demandes et qu'il y a $2L$ inconnues (les L quantités échangées et les L prix), Walras en déduit que ce système, possédant autant d'équations que d'inconnues, devrait avoir une solution.

Or, il est assez bien connu en mathématiques que même un système d'équations algébrique à deux équations et deux inconnues peut ne pas avoir de solutions ou posséder une infinité de solutions. Le problème de l'existence d'une solution à ce problème (dit problème d'équilibre général) restera longtemps sans solution claire malgré des efforts notables d'économistes comme [Cassel](#) ou [Wicksell](#). Il faudra attendre 1953 et les contributions conjointes de [Kenneth Arrow](#) et de [Gérard Debreu](#) pour mettre un terme à cette situation. [Arrow & Debreu](#) (1954) démontrent l'existence d'un équilibre général qui doit être unique et stable (hypothétique).



En réalité il n'y a pas d'unicité dans l'équilibre



La seule façon pour qu'il y ait unicité est d'introduire un [commissaire-priseur](#) : on fait comme s'il y avait un commissaire-priseur qui garantissait le fait que les échanges auraient lieu seulement si on a atteint le prix d'équilibre et donc il n'y aurait pas d'échange en P1 et P2, développé par [Walras](#). C'est le commissaire-priseur qui découvre le prix d'équilibre, le prix n'est plus le moyen de coordination.

Ce modèle est le modèle communément admis par les Néo-classiques pour étudier l'économie.

❖ **Equilibre inter-temporel avec anticipations rationnelles** : Nouvelle Ecole Classique, [R. Lucas](#) (1972)

La théorie de l'équilibre général constitue le point de départ de la NEC. Ils se placent par rapport à ce modèle. Mais là il y a une approche macroéconomique à fondement microéconomique. Un individu représente tous les offreurs ou tous les demandeurs, et il est bien entendu rationnel.

La NEC introduit la notion de « [temps](#) » (alors que l'équilibre général est statique) ce qui permet des applications en termes de politique économique. Il introduit donc le futur, et par conséquent des anticipations, i.e. de prix, d'inflation.

Anticipation : prévisions formées par des A.E. rationnels qui connaissent le modèle de fonctionnement de l'économie, toutes les valeurs passées et présentes des variables économiques pertinentes et les distributions des probabilités de ces variables.

Le fondateur de l'analyse monétaire des chocs à l'équilibre est [Lucas](#), il n'est pas le premier à donner une explication monétaire des cycles puisque [Friedman](#) et [Schwartz](#) ont mis en évidence que les variations de l'offre de monnaie pouvaient être à l'origine de des crises. Les politiques de relance monétaire font augmenter les liquidités. Face à cette situation, les A.E. réagissent en se débarrassant de leur monnaie excédentaire (achat de titres ou consommation). La conséquence est simplement une augmentation des prix des titres et des actifs réels permettant de revenir à l'équilibre. Les autorités monétaires doivent donc avoir des règles strictes de gestion de la masse monétaire. L'offre de monnaie doit suivre l'évolution de la production, ne pas l'entraver, mais ne pas non plus la dépasser. Pour [Lucas](#), l'offre de monnaie est constituée de deux ensembles : une composante systématique, dépendant de la production antérieure et une composante aléatoire. C'est la composante imprévisible de l'offre de la monnaie qui est à l'origine du cycle. En effet, les A.E. anticipent la composante systématique et la prennent en compte dans les comportements d'optimisation. Elle ne génère donc pas de chocs.

Face à des variations aléatoires de l'offre de monnaie, les A.E. sont confrontés à un double problème : la hausse des prix est-elle permanente ou transitoire ? Est-elle localisée ou concerne-t-elle l'ensemble des prix ?

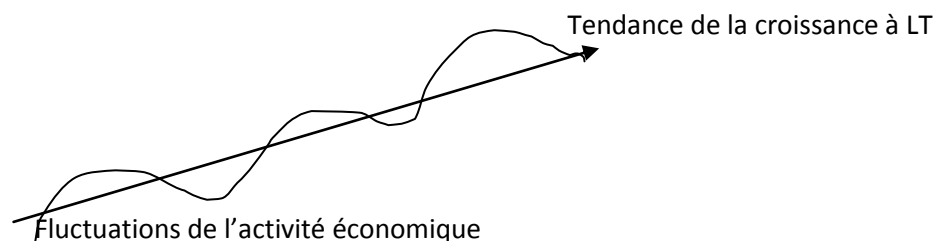
■ **Hausse permanente ou transitoire** : [Lucas](#) considère que les réactions des A.E. sont différentes selon qu'ils anticipent le caractère permanent ou passager de la hausse de prix. Si les changements sont perçus comme permanent, les conséquences sont limitées. En revanche des changements perçus comme provisoire provoquent des variations de l'offre. En effet, si le prix de ventes du jour est considéré comme plus élevé que le prix de vente du lendemain, les A.E. ont tout intérêt à accroître immédiatement leur offre, à effectuer une substitution inter-temporelle. Par exemple, si le

salaires augmentent de façon provisoire, l'offreur de travail a intérêt à travailler maintenant et à reporter son loisir à plus tard.

■ **Hausse générale ou localisée** : le problème posé ici est celui de la perception de la hausse des prix. L'A.E. ne sait pas nécessairement si la hausse qu'il constate concerne tout les prix ou seulement celui qui l'intéresse pour un produit donné. Dans le premier cas, elle est nécessairement sans effet. Si elle ne concerne que son produit, la hausse du prix exerce un effet incitatif. En conséquence, seule une augmentation de prix résultant d'un choc monétaire, provisoire et perçue comme spécifique à un bien, conduit le producteur à accroître son offre. Le cycle découle de la réaction des entreprises à l'augmentation des prix relatifs. Elles réagissent donc en augmentant leur offre. Puis, en prenant conscience de l'erreur commise, elles ajustent leurs productions pour retrouver le niveau normal. Elles baissent alors les stocks en dessous de l'optimum et y reviennent. Le cycle provient de la réaction des A.E. à un choc exogène sur l'offre de monnaie.

Ainsi l'A.E. va décider de la quantité qu'il va offrir ou demander en fonction de ses prévisions.

Représentation habituelle de l'économie avec un trend de croissance



La théorie des cycles réels ([Kydland & Prescott](#)) : D'après cette théorie, c'est l'équilibre offre-demande qui se déplace, pas l'activité économique qui s'écarterait du trend de croissance, les fluctuations sont dues à une variation de l'offre ou de la demande.

c) *Main invisible et optimum de Pareto*

La main invisible : « C'est ne pas de la bienveillance du boucher, du marchand de bière et du boulanger que nous attendons notre dîner, mais bien du soin qu'ils apportent à leurs intérêts. Nous ne nous adressons pas à leur humanité, mais à leur égoïsme ; et ce n'est jamais de nos besoins que nous leur parlons, c'est toujours de leurs avantages. » [A. Smith](#)

Les individus doués de raison et capables de déceler leurs propres avantages doivent suivre leurs intérêts personnels car l'égoïsme travaille pour le bien commun. La société atteint alors naturellement le bien-être et la prospérité. C'est la main invisible de la concurrence qui consiste à affirmer l'existence d'un ordre naturel dont la réalisation ne fait intervenir aucun principe moral, l'effort naturel de chaque individu pour améliorer sa condition contribue directement au bien-être général même si ce n'était pas la volonté de chaque individu. La confiance dans la régulation qu'opère le marché débouche sur la conception de l'Etat minimal ou régalien. Les devoirs du souverain (*l'Etat*) sont précis et se limitent à trois fonctions :

- Protéger la société contre la violence et les invasions d'autres sociétés ⇒ Défense Nationale

- Protéger chacun des membres de la société contre l'injustice ou l'oppression de tout autre membre de la société ⇒ Police et Justice
- Elever et entretenir des ouvrages et établissements publics utiles à la société pour lesquels les profits ne peuvent jamais couvrir les dépenses d'un individu ou d'un petit groupe de citoyens ⇒ Production d'infrastructure (fonction tutélaire)

C'est l'égoïsme qui maximise l'intérêt général. Chez Smith, la notion d'équilibre et d'efficacité ne sont pas distinctes.

L'optimum de Pareto : « Une situation est optimale, au sens de Pareto, lorsque l'on ne peut pas améliorer le bien être d'un individu sans détériorer celui d'au moins un autre. » C'est une notion d'efficacité collective et non de justice sociale.

1^{er} théorème de l'économie du bien-être : lorsque l'on est à un équilibre général, alors c'est un optimum de Pareto.

2) Commerce international et libre-échange

■ La théorie des avantages absolus d'**Adam Smith** (1776) justifie le libre-échange, chaque pays se spécialise et laisse les autres se spécialiser dans d'autres produits. Un avantage absolu signifie que le coût de production est le plus faible par rapport aux autres pays. C'est un « jeu à somme positive ». Tout le monde est gagnant, les pays vont pouvoir importer à un coût plus faible que ce qu'ils pourraient produire. Mais il arrive qu'un pays n'ait aucun avantage absolu et n'ait donc aucun intérêt à s'ouvrir. Ou au contraire un pays qui a tous les avantages absolus. *En termes de prix.*

■ La théorie des avantages relatifs (ou comparatifs) de **Ricardo** (1846) est encore plus optimiste que la théorie des avantages absolus car elle ne laisse aucun pays en marge. Elle pallie à la principale faiblesse de l'avantage absolu en disant que la production doit être orientée là où le coût de production relatif est le plus faible. Ce sont les coûts relatifs qui servent de critère de la structure de production d'un pays. Il n'y a plus aucunes limites aux bienfaits du libre-échange (Ex : le drap et vin). *En termes de productivité.* Hypothèses du modèle ricardien :

- Coût de transport nul ou négligeable
- Mobilité parfaite des facteurs de production au niveau d'un pays
- Immobilité des facteurs de production au niveau mondial
- Rendement constant

Libre – échange ⇔ Spécialisation

■ Le théorème HOS (début XX^{ème} siècle) d'**Heckscher, Ohlin et Samuelson**. Ils prolongent la théorie de Ricardo en disant qu'un pays doit se spécialiser en fonction de la structure des facteurs de production, i.e. que si un pays a beaucoup de capitaux, alors il doit se spécialiser dans un domaine à forte intensité capitaliste, et au contraire si un pays a beaucoup de main d'œuvre, alors il doit se spécialiser dans un secteur qui demande beaucoup de facteur travail. Problème de définition des facteurs de production : comment les mesure-t-on ? Comment savoir vers quelle voie s'orienter ?

La seule hypothèse qui change est que chez les Classiques, les techniques ne circulaient pas. Ici, la technologie se diffuse au niveau international. Les hypothèses sont néanmoins contestable (HOS = CPP)

■ Théorie de [Linder](#) : l'échange à l'international dépend de la taille du [marché intérieur](#) (demande intérieur). Si le marché intérieur est important alors le taux d'ouverture est faible et donc le pays n'est pas dépendant de la conjoncture internationale. Empiriquement

- ◆ Le Japon et les Etats-Unis ont des taux d'ouverture de seulement 10 % : les Etats-Unis du fait de l'importance de leur marché intérieur, et le Japon du fait de la faible ouverture de leur économie (faiblesse des importations).
- ◆ Les pays européens sont plus dépendants des échanges internationaux du fait entre autre de l'importance des échanges intra-communautaires liés au processus d'unification du marché européen. Le but de l'U.E. est d'être moins dépendante des cycles extérieurs.
- ◆ Les "petits pays" sont plus ouverts que les "grands pays" car les entreprises exportent plus pour compenser l'étroitesse de leur marché intérieur.
- ◆ Les NPI ont des taux d'ouverture très élevés car ils ont fondé leur développement sur le développement des exportations en direction des pays développés ce qui les rend particulièrement dépendant de l'activité économique de leurs principaux clients.

Du fait de l'existence de cette contrainte extérieure, l'activité d'un pays va fluctuer en partie en fonction du rythme d'activité de ces principaux partenaires économiques.

■ Théorie de [Vernon](#), les innovations sont à l'origine du cycle de vie d'un produit. Elles se produisent dans des pays à stock de capital physique et humain élevé. Le coût élevé de l'innovation est amorti car ces biens nouveaux peuvent s'écouler sur un marché suffisamment grand et solvable. Une fois maîtrisé, le marché domestique exporte le produit. Au fur et à mesure que l'innovation est connue, la concurrence se durcit et le coût des facteurs de production redevient prédominant. La production est alors transférée vers des pays à bas salaires. ([Expliquer les échanges grâce aux PT](#))

■ Théorie de l'échange intra-branche : [Krugman](#) déclare que nous n'échangeons que des produits similaires avec des pays de niveau de développement comparable (ex : Triade). Il contredit Ricardo en affirmant qu'on ne vend des produits qui existent déjà, [on copie en différenciant, pas de spécialisation](#). Il y a une demande différenciée, i.e. que les gens cherchent à acheter des biens légèrement différents du voisin. Par ailleurs, chez Krugman, on a une justification politique du protectionnisme (permet à certains pays en retard de se développer comme Airbus et Boeing)

■ Théorie de la protection dans le cadre des industries naissantes de [List](#) : justification d'un protectionnisme éducatif le temps qu'un pays rattrape son retard. « *Pour faire échange à armes égales, il faut d'abord que les armes soient égales d'où la justification du protectionnisme dans un premier temps* ».

$$\text{protection d'une activité naissante} \left\{ \begin{array}{l} \text{effet d'apprentissage} \\ \text{hausse des qté produites} \Rightarrow \searrow \text{coûts unitaires} \\ \text{économie d'échelle} \end{array} \right.$$
 ⇒ *avantage comparatif gagnant* ⇒ *levé de la protection*

3) Politique structurelle au service du marché et rejet de la régulation conjoncturelle

La seule chose qui garantisse l'équilibre général est le laisser-faire total, il ne faut pas d'intervention de l'Etat. La politique conjoncturelle n'a aucune justification, les crises de surproductions impossibles (Loi de Say) et les crises sectorisées durent plus longtemps s'il y a des rigidités sur les différents marchés.

L'intervention de l'Etat peut être justifiée au travers des règles qu'il impose pour garantir la CPP. L'économie de marché repose sur 2 règles : le respect de la propriété et la libre-concurrence. Chez les Néo-classiques, l'opinion est que l'Etat doit être là pour garantir ces 2 règles (loi anti-trust). Elle peut aussi être acceptée pour des raisons « naturelles » c'est-à-dire lorsque le marché est défaillant.

On reconnaît 3 types de défaillances :

- **Les biens collectifs** : ils sont définis par la **non-rivalité** (c'est-à-dire que l'utilisation de ce bien par un individu ne diminue pas l'utilisation par d'autres individus) et la **non-exclusion** (on ne peut exclure un individu de l'usage du bien). *Exemple : la défense nationale*
L'Etat doit gérer la monnaie car il a toutes les caractéristiques d'un bien collectif, c'est la monnaie en tant qu'institution. Il y a non-rivalité. Chez les monétaristes, on retient surtout comment on doit gérer la monnaie, et ils s'opposent aux Keynésiens sur ceci.
- **Les externalités** : il y a externalité lorsque l'activité d'un individu influence involontairement le bien-être d'un autre individu sans que cela se traduise par une transaction marchande. *Exemple : la pollution (externalité négative)*
Il y a donc un équilibre sous-optimal au sens de Pareto car si on laisse faire les choses, le niveau de pollution est plus élevé que celui qui correspondrait au bien-être collectif maximisé.
- **Les monopoles naturels** (pour les Néo-classiques) : concernent la production d'un bien dont le coût moyen est décroissant en fonction de la quantité produite, et cela quelque soit la quantité produite. Cela conduit à une situation défavorable au consommateur, il y a une perte de bien-être collectif, on n'est pas à l'optimum de Pareto. Toute diminution des échanges se fait au détriment des biens collectifs : il y a une défaillance du marché. Attention, il ne faut pas confondre monopole naturel et monopole non-naturel (= comportement de prédation). *Exemple : Les infrastructures ferroviaires, pas de concurrence possible.*

4) Diversité du courant classique et néo-classique

a) *Opposition parmi les Classiques*

Qu'est-ce qu'il faut qu'un bien a plus de valeur qu'un autre ? A partir de cette question se forment 2 théories.

- ✓ **La théorie de la valeur-utilité** considère que la valeur d'un bien réside dans l'utilité que lui procure ce bien. C'est une théorie subjective tournée vers le consommateur. (Say et Mill y adhèrent)
- ✓ **La théorie de la valeur-travail** considère que la valeur d'un bien dépend de la quantité de travail nécessaire pour produire ce bien. C'est la théorie la plus communément admise,

notamment par [Smith](#) et [Ricardo](#). Exemple : *paradoxe de la valeur de l'eau et du diamant de Smith* : l'eau a beaucoup d'utilité et peu de valeur alors que le diamant a peu d'utilité et beaucoup de valeur.

Confusion entre valeur d'usage (qui dépend de l'utilité) et d'échange d'un bien (le prix qu'un bien prend sur le marché qui dépend du L utilisé).

Chez [Ricardo](#), les conditions pour que la théorie du travail soit juste sont :

- Bien reproductible par le travail
- La situation de CPP sur le marché du bien

Selon les classiques anglais, l'utilité n'est pas une condition suffisante à la définition de la valeur d'échange puisqu'elle ne peut rendre compte du paradoxe de l'eau et du diamant : [Smith](#) explique en effet que l'eau, bien que très utile, ne dispose que d'une faible valeur d'échange ; pour ce qui est de la valeur-rareté, les classiques anglais l'admettent dans le cas des biens non reproductibles, qui ne relèvent cependant pas de l'analyse économique, centrée sur le domaine du reproductible.

En adhérant à la valeur-travail, on se place du cote de l'offre qui serait le seul à déterminant lors de la formation du prix puisque il n'y a pas de contrainte de débouchée, mais un ajustement automatique entre offre et la demande avec le prix. Ainsi le prix fixé par la valeur-travail gravite autour du prix de naturel (i.e. une notion ricardienne $\text{prix naturel} = \text{salaire} + \text{profit} + \text{rente}$). Les difficultés de mesure de la valeur-travail en altèrent la portée pratique. De plus, sous la plume de [Marx](#), cette approche prend une toute autre tournure. En effet, il affirme que la valeur d'échange du travail n'est pas bien établie. Son analyse cherche à nous montrer que la valeur crée par la force de travail est bien supérieure à la valeur dont on rémunère la force de travail i.e. que les salariés ne sont pas payés à leur productivité marginale comme il devrait l'être.

Comme le mettra en évidence [Walras](#), l'utilité constitue une condition nécessaire mais non suffisante à la définition de la valeur, tandis que le travail ne vaut que par sa rareté. Par rapport à la théorie anglaise de la valeur fondée sur l'offre, les Néo-classiques privilégient une approche fondée sur la demande. La valeur d'échange se détermine sur le lieu d'échange, i.e. sur le marché, par confrontation de l'offre et la demande. Cette théorie de la valeur-utilité-rareté s'appuie sur des outils mathématiques comme la courbe d'indifférence et l'utilité marginale. Selon [J. Robinson](#), la théorie Néo-classique de la valeur constitue une réponse à la vision conflictuelle développée par [Marx](#). Alors que la théorie marxiste met au jour une exploitation du facteur travail, le marginalisme renoue avec une vision de l'échange juste : le travailleur est rémunéré à sa productivité marginale et le profit est la juste rémunération du capital. En outre, l'approche Néo-classique parvient à expliquer les inégalités de revenus, elles ne résultent pas d'une quelconque exploitation mais renvoient à des différences dans la rareté des compétences.

[Marshall](#) opère la synthèse entre la théorie de la valeur anglaise et marginaliste considérant que les deux ne sont pas incompatibles, car les Classiques anglais ont considéré la valeur sous l'angle de l'offre tandis que les Néo-classiques l'ont considéré sous l'angle de la demande. A partir de là, Marshall montre qu'en courte période ce sont essentiellement les conditions de la demande qui influent sur les prix d'un bien, puisque les capacités de productions sont données (la courbe d'offre est une droite vertical) ; à l'inverse, en longue période, le coût de production est déterminant dans la mesure de la valeur (la courbe d'offre tend vers l'horizontale).

[Malthus](#) et la loi de Say *Essai sur le principe de population* (1798). C'est un des rares classiques à avoir émis des doutes sur la loi des débouchés. Il remet en doute l'impossibilité de la thésaurisation. Pour [Malthus](#), la thésaurisation a des chances d'apparaître dans les catégories élevées comme les rentiers. Une partie de leur budget est consacré aux biens de luxe ; or cette demande n'est pas constante, elle est volatile. De plus, ils épargnent plus qu'ils n'investissent donc la relation $I=S$ n'est pas toujours vérifiée, c'est notamment en cela qu'il remet en cause la loi de Say et met en évidence la possibilité de crise de sous-consommation par excès d'épargne (qui est finalement thésaurisée).

D'autre part toute épargne n'est pas forcément investie donc thésaurisation, elle peut être conservée pour elle-même. La crise de sous consommation se traduit par une baisse des prix qui engendre une baisse des revenus $\Rightarrow$ mise en place d'un cercle vicieux. A ce titre, Malthus peut-être considéré comme le précurseur de la révolution keynésienne. De plus, il est le premier à introduire la notion de demande effective. Pour lui, la production dépend de la demande effective, du désir d'achat du consommateur qui conditionne les évolutions de la production et non du flux de produits offerts sur le marché. Ainsi il préconise une relance par la demande. Il y a donc un risque d'engorgement général des marchés.

b) Différences entre les classiques et néo-classiques

Chez les Classiques, on part des faits, tandis que chez les Néo-classiques, on part d'une approche hypothético-déductive. Cette différence de méthode s'accompagne d'une différence de la société qu'on décrit.

- La société est vue comme des individus différents les uns des autres chez les Néo-classiques, alors que chez les Classiques, il y a 3 grandes classes que sont les rentiers, les travailleurs et les entrepreneurs capitalistes. Chez les Néo-classiques, on décrit une société atomistique. Les individus peuvent remplir une multitude de rôles dans l'économie. On considère que l'analyse des Classiques est plus macroéconomique.
[Marc Blaug](#) « *Alors que la pensée classique était presque essentiellement macroéconomique, la pensée néo-classique est avant tout microéconomique.* »
- Chez les Néo-classiques, il reste la théorie de la valeur mais elle n'a pas le même sens : de la cause de la valeur à la formation des prix, on reste encore dans le même objectif que les classiques mais chez les 1^{er} néoclassiques, il y a une réhabilitation de la théorie valeur-utilité par Walras : elle se fait au travers l'introduction du marginalisme. L'homo-economicus fait des raisonnements à la marge. La valeur d'un bien ne dépend pas de l'utilité totale mais de l'utilité marginale du bien (exemple : le diamant a beaucoup de valeur car il apporte beaucoup de satisfaction et car il est rare). On abandonne la vieille conception de la théorie de la valeur au profit d'une conception moderne, qui est l'équilibre de l'offre et de la demande. Cela est résumé par Pareto (point de vue de Pareto sur la valeur).
- Analyse dynamique vs analyse statique : [Marc Blaug](#) « *Après 1870, la théorie classique du développement économique fut remplacé par le concept d'équilibre général dans un cadre essentiellement statique* ».

L'économie statique : L'économie est considérée comme statique lorsque les relations entre les agents sont analysées sans se préoccuper de la dimension temps. Ainsi, les équilibres ne changent pas, étant donné les conditions observées. L'analyse statique de l'économie est

une phase importante, mais elle fait abstraction des changements qui surviennent lorsque les décisions réelles sont mises en pratique : le monde économique n'est pas une abstraction.

L'économie dynamique : L'économie est considérée dans sa dynamique lorsque les différents agents sont mis en relations continues et mouvantes. Ainsi, deux agents peuvent s'influencer mutuellement et leur interaction donne des résultats souvent inattendus.

Ces différences ne doivent cependant pas masquer les continuités entre les auteurs Classiques et Néo-classiques. Tout d'abord, les deux courants se font les défenseurs de l'économie de marché, reposant sur la propriété privée et la liberté individuelle. Ensuite, à l'exception de quelques auteurs ([Malthus](#) puis [Hayek](#)), Classiques et Néo-classiques adhèrent d'un même élan à la théorie dichotomique de la monnaie : la monnaie est neutre et toute augmentation de la masse monétaire qui n'est pas la conséquence d'une augmentation préalable de la production engendre une inflation. La limitation de l'intervention étatique aux fonctions essentielles constitue un troisième point de convergence entre ces deux traditions libérales : l'Etat doit assurer les fonctions régaliennes (police et défense) et offrir des biens collectifs, au delà de ces fonctions, toute politique économique est au mieux inutile, au pire néfaste. Enfin, à l'exception des libéraux de l'école de Vienne, les Néo-classiques reprennent à leur compte la thèse de [J. B. Say](#) sur l'impossibilité des crises générales et durables : la dépression crée elle-même les conditions de la reprise, la crise étant perçue comme un simple accident. La préoccupation des classiques débouche souvent sur une analyse de la croissance et une prévision. Les analyses des Néo-classiques restent statique (TEG). [Solow](#) (1956) pour retrouver de la dynamique à LT, dynamise l'équilibre.

c) Différences parmi les Néo-classiques

Les Classiques et Néo-classiques sont souvent regroupés sous le terme générique de libéraux, laissant supposer une parfaite continuité entre les deux courants ; la portée du préfixe « néo » doit être cependant relativisée, dans la mesure où l'école Néo-classique ne constitue pas simplement un prolongement, une réactualisation de la pensée classique

Les Néo-classiques ont cette particularité de naître simultanément en trois lieux différents : Manchester ([Jevons](#)), Lausanne ([Walras](#)) et Vienne ([Menger](#)) durant les années 70.

Ecole de Lausanne : les deux représentants les plus célèbres sont [Walras](#) et [Pareto](#), elle élabore la théorie de l'équilibre général et de l'optimum. L'ouvrage fondateur de cette école est *Eléments d'économie pure* est publié par [Walras](#) en 1874. Les économistes de l'école de Lausanne ont aussi apportés leurs explications pour tenter de résoudre le problème de la valeur d'un bien en fondant le principe de l'utilité-rareté

Ecole de Cambridge : s'ouvre en 1871 avec la *Théorie de l'économie politique* de [Jevons](#), cette école anglaise est à l'origine de l'équilibre partiel et des imperfections du marché, sous la plume de [Marshall](#), [Jevons](#) et [Pigou](#) (effet Pigou). En mettant l'accent sur les limites du marché, ils revendiquent un libéralisme tempéré. [Marshall](#) va effectuer la synthèse entre la théorie marginaliste et l'approche anglaise de la valeur, en affirmant que les Classiques ont considéré la valeur sous l'angle de l'offre, tandis que les Néo-classiques privilégient la demande. [Marshall](#) montre alors qu'à CT c'est la demande qui influe sur les prix (*utilité*) et sur le LT c'est l'offre (*travail*). Il a également jeté les fondements de l'analyse en équilibre partiel. Il s'agit d'étudier le fonctionnement d'un marché en

faisant l'hypothèse que l'équilibre quantité/prix obtenu ne dépend pas de l'équilibre obtenu sur les autres marchés. [Pigou](#) met en évidence les défaillances du marché représentées par les externalités i.e. la situation dans laquelle l'acte de consommation ou de production d'un A.E. influe positivement (cas de l'innovation) ou négativement (cas de la pollution) sur le niveau d'utilité d'un autre agent, sans que cette interaction ne transite par le marché, i.e. par le mécanisme de prix. L'effet externe renvoie donc à une situation d'imperfection des droits à la propriété privée. Dans le cas d'un effet externe positif, le marché conduit à un sous-investissement par rapport à la situation qui aurait prévalu si les droits de propriété étaient parfaitement assurés. Dans le cas d'un effet externe négatif, le seul mécanisme de marché se traduit par une surproduction par rapport à la situation qui aurait prévalu si les droits de propriété étaient parfaitement assurés. Il justifie du même coup l'intervention étatique. [Pigou](#) est aussi à l'origine de la *Théorie du chômage* en 1931. Dans ce livre, il explique que c'est à cause des salaires minimum qu'il y a du chômage car ils créent une rigidité à la baisse des prix donc l'ajustement naturel opéré par le marché ne peut avoir lieu, d'où la régulation a par les quantités i.e. le chômage.

Ecole autrichienne : ([Menger](#), [Böhm-Bawerk](#), [Von Wieser](#) pour la première génération et [Hayek](#) et [Schumpeter](#) pour la seconde génération) développe une théorie du capital (le « détournement de production ») et des crises économiques. Son point de départ se situe en 1871 avec la publication des *Fondements de l'économie politique* de [Menger](#).

Par l'originalité de ses auteurs, l'école autrichienne se situe aux frontières de l'orthodoxie Néo-classique. Les Néo-classiques autrichiens, longtemps restés en marge de la science économique, se distinguent nettement de l'école de Lausanne par leur méfiance affichée vis-à-vis de la mathématisation et de toute formalisation mathématique et par leur intérêt pour la dimension psychologique des comportements économiques (on parle d'ailleurs de **subjectivisme autrichien**). L'école de Vienne est constituée de deux générations d'auteurs. La première génération est à l'origine de la théorie de l'utilité marginale, sous la plume de [Menger](#), et développe une théorie du capital et du taux d'intérêt, avec [Böhm-Bawerk](#).

[Schumpeter](#) représente avec [Hayek](#) la figure la plus célèbre et emblématique de la deuxième génération de l'école de Vienne. Dans l'histoire de la pensée libérale, Schumpeter occupe une place à part : il apparaît souvent aux yeux des libéraux eux-mêmes comme un auteur si atypique, que l'on a coutume de le placer à côté de [Marx](#), parmi les penseurs hétérodoxes. Il se focalise sur la dynamique du système capitaliste et non comme les autres auteurs Néo-classiques sur l'étude de l'équilibre, il développe une théorie de la crise endogène au système capitaliste, alors que la pensée Néo-classique orthodoxe appréhende la crise comme un accident i.e. comme exogène, [Schumpeter](#) estime bien que désolé que le capitalisme est un mode de production daté, auquel succédera le socialisme. *La théorie de l'évolution économique* s'ouvre avec une description d'un état de l'économie que Schumpeter définit comme étant un **circuit stationnaire**. Les individus se comportent de manière routinière : l'habitude et la tradition guident leurs actions. Au niveau de la production, les biens fabriqués sont toujours les mêmes et la combinaison productive ne change pas. On aboutit à un fonctionnement de l'économie qui s'apparente à une simple reproduction à l'identique. Le circuit va connaître une rupture soudaine, l'innovation qui remet en cause les comportements routiniers en créant un nouveau cycle de croissance (destruction créatrice + grappe d'innovations). La pensée de Schumpeter quelque peu délaissée durant les Trente Glorieuses connaît un regain d'intérêt aujourd'hui, à l'occasion de la crise des années 70 ; certains auteurs qualifiés de néo-schumpetériens ont affirmé que la croissance des Trente Glorieuses correspondait à la phase d'innovation

(*automobile, électroménager, médias...*) tandis que la crise contemporaine serait liée à la diffusion de l'innovation.

Malgré tout il subsiste des différences mineures entre la branche anglaise et franco-suisse et plus importante avec l'autrichienne.

Au début du 20^{ème} siècle se développe une macroéconomie chez les Néo-classiques. A coté de la théorie de l'équilibre général (micro pour expliquer le comportement macro), on trouve la microéconomie néo-classique avec [Fisher](#) et [Pigou](#)

[Pigou](#) (*effet d'encaisse réelle*) ou encore [Fischer](#) (*Théorie Quantitative de la Monnaie*)

$$M.V = P.Y$$

Avec M=Masse monétaire P=Niveau général des prix Y=Volume de la production
V=vitesse de circulation de la monnaie i.e. le nombre de fois qu'une unité monétaire change de main au cours d'une année.

Exemple : une économie ne produit que 100 bananes qu'elle vend 2€, avec une masse monétaire de 50 pièces, il faut une vitesse de 4.

Hypothèses de ce modèle :

- M est exogène car décidé par la Banque Centrale via sa politique monétaire
- V est constant (*justifié par les habitudes de consommation*)
- Y est fixée dans le cadre de cette équation $Y = f(K, L)$, la masse monétaire peut expliquer le niveau de la production

↗ Masse monétaire ⇒ ↗ Niveau des prix (*inflation*)

↘ Masse monétaire ⇒ ↘ Niveau des prix (*déflation*)

Ainsi le rôle de la politique monétaire est de fournir la juste quantité de monnaie dont l'économie a besoin : plus il y a de production, plus il faut de monnaie pour réaliser les transactions et vice versa. Augmentation proportionnelle de la masse monétaire par rapport à la production.

Dichotomie entre sphère monétaire et économie réelle.

Les Néo-classiques scindent très nettement l'économie réelle et l'économie monétaire : seul le secteur réel compte. Après avoir défini les rapports d'échange entre les biens (*ou prix relatifs*), ils introduisent la monnaie (approche dichotomique) afin de déterminer les prix absolus (*ou monétaire*)

Sphère monétaire	Economie réelle
$M.V = P.Y$	$Y = f(K, L)$
	$I(i) = S(i)$
	$O \text{ de } L(w) = D \text{ de } L(v)$

Dans la TEG, il n'y a que n-1 marché qui sont indépendants. On peut donc fixer arbitrairement le prix sur le n^{ième} marché. On peut choisir arbitrairement un bien qui va servir d'unité de compte (de numéraire), i.e. d'unité de compte (la monnaie). Les prix des autres biens vont dépendre du prix de ce bien. Ainsi toute variation de ce bien va entraîner une variation proportionnelle qui va aboutir à

un changement de l'équilibre nominal mais l'équilibre des prix réels restera le même. Les prix relatifs restent inchangés.

Puisque les prix relatifs dépendent des seuls coûts relatifs exprimés en heures de travail ([Ricardo](#)) ou de l'utilité relative des différents produits ([Say](#)) : la monnaie est neutre. En outre, elle n'est jamais demandée pour elle-même : elle représente un simple instrument de numération qui rend les transactions plus aisées, un simple « lubrifiant » pour [Hume](#), une « huile » pour [Say](#) ; et [Mill](#) n'hésite pas à écrire « *Il n'est pas dans l'économie d'une société chose moins importante en elle-même que la monnaie* ». Les Classiques lui attribuent deux fonctions : elle permet de mesurer et de faire circuler les valeurs. En aucun cas elle n'est considérée comme une réserve de valeur conservée sous la forme d'encaisses liquides. ⇒ [Neutralité de la monnaie](#)

■ Le courant monétariste ([Friedman](#))

L'analyse de Friedman se construit en réaction à celle de [Keynes](#) qui va malgré tout l'influencer. Il introduit le rôle des anticipations dans l'analyse Néo-classique, qui ne sont pas encore rationnelles. Hypothèses d'[anticipation adaptative](#)

$$P_t^a = P_{t+1}^a + \alpha(P_{t-1} - P_{t-1}^a)$$



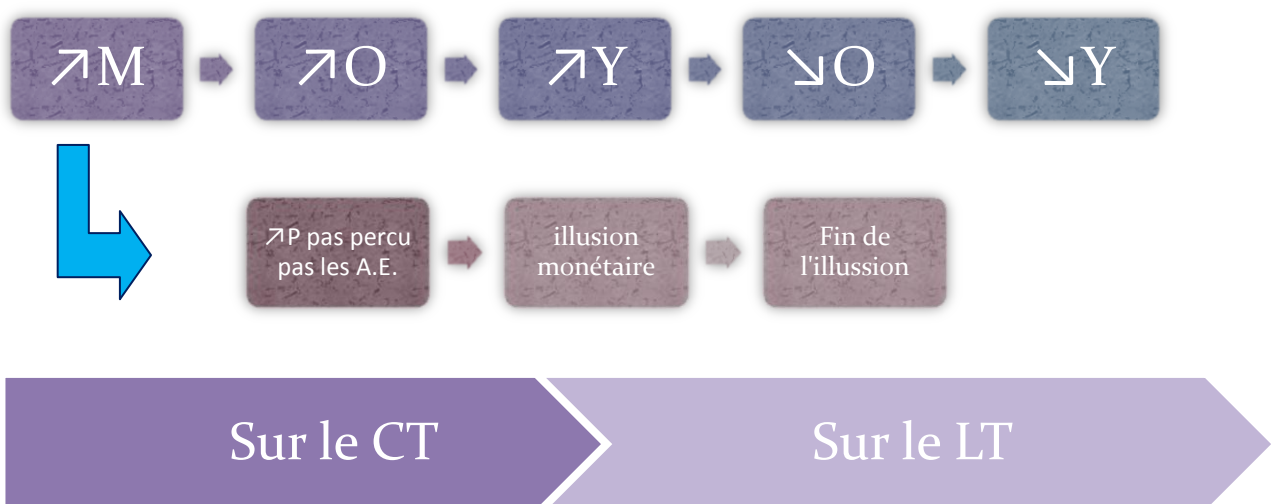
Erreur d'anticipation pour t-1

$0 < \alpha < 1$ Capacité qu'a l'individu à se corriger

a, anticipation

P, facteur anticipé.

Pour [Friedman](#), l'analyse de Keynes conduit à d'assez bon résultats sur le CT mais est inefficace sur le LT. La politique économique monétaire va avoir des effets sur l'activité à CT mais à LT elle n'a d'effet que sur le niveau général des prix.



Soit $\nearrow M \begin{cases} \Delta Y = 0 \\ \Delta P > 0 \end{cases}$

L'analyse keynésienne est vérifiée sur le CT et l'analyse de [Fisher](#) et [Friedman](#) sur le LT. L'augmentation de la masse monétaire n'a fait que créer un cycle.

Théorie du chômage chez les monétaristes :

→ Frictionnelle s'il n'y a aucune rigidité sur le marché du travail ; ce chômage s'explique par le laps de temps avant que les marchés s'équilibrent (théorie générale de l'équilibre)(entre 2 et 4%).

→ Structurel s'il est dû à des rigidités sur le marché du travail.

■ Nouvelle macroéconomie classique

La Nouvelle économie classique ou Nouvelle macroéconomie classique est un courant de pensée économique qui s'est développée à partir des années 1970. Elle rejette le keynésianisme et se fonde entièrement sur des principes néoclassiques. Sa particularité est de reposer sur des fondations micro-économiques rigoureuses, et de déduire des modèles macroéconomiques à partir des actions des agents eux-mêmes modélisés par la micro-économie.

[Lucas](#) (1972) et [Muth](#) (1961), hypothèse d'[anticipations rationnelles](#).

Si l'on étend la représentation de l'économie de sorte à admettre que les agents maximisent leur utilité espérée, c'est-à-dire à considérer le monde comme probabiliste, il est nécessaire pour décrire convenablement le fonctionnement d'une économie de marché d'intégrer la façon dont les agents forment leur évaluation des grandeurs économiques futures (l'inflation, les taux d'intérêt, le niveau de leur revenus futurs, etc.). Diverses solutions ont été proposées.

On a d'abord introduit les anticipations constantes, qui considèrent que les grandeurs économiques sont constantes en espérance entre deux périodes successives. On conçoit aisément que cette première approche soit insuffisante : elle ne permet pas d'anticiper des chocs structurels (guerre, échéance électorale, etc.)

D'autres ont proposé des sophistications de cette première approche. On peut notamment citer l'hypothèse des anticipations adaptatives des monétaristes, selon laquelle l'erreur de prévision future est directement proportionnelle aux erreurs de prévisions passées. Dans ce cadre, le coefficient de proportionnalité peut s'interpréter comme le poids de la prise en compte du passé.

[Lucas](#) a introduit un concept plus puissant : celui des anticipations rationnelles. L'idée est que les agents sont capables de tirer parti de toute l'information disponible pour former leur anticipations, de sorte qu'en moyenne stochastique, ils ne se trompent pas. Autrement dit, ils évaluent les grandeurs économiques futures à leur espérance conditionnelle à l'espace des informations connues.

Ceci ne signifie pas que les agents sont omniscients, simplement qu'ils ont la même connaissance de l'économie que le modélisateur. Ceci ne signifie pas non plus qu'ils sont de parfaits prédicateurs : le tirage des grandeurs à chaque période n'est pas systématiquement égal à l'espérance de sa loi de probabilité (la loi de probabilité n'est pas dégénérée en une constante, sinon la grandeur serait alors déterministe).

Le concept d'anticipations rationnelles ne fait que prolonger l'hypothèse du consommateur rationnel. Ces deux concepts doivent être interprétés comme des tendances limites, et non comme une description fidèle de la réalité du fonctionnement des économies ; l'économiste force le trait dans sa modélisation du monde pour pouvoir dégager des tendances.

$$P_t^a = E[P_t | A_{t-1}] \quad A_{t-1} = \text{information}$$

Il n'y a pas d'erreurs car l'individu est rationnel.

E = espérance mathématique de l'inflation conditionnée par l'information disponible en $t - 1$.

L'espérance d'erreur est nulle, mais les individus peuvent se tromper si l'information disponible n'est pas parfaite.

[Kydland & Prescott](#), cycles réels et notion d'incohérence inter-temporelles, tentation forte de la part du gouvernement de mener des politiques surprises car ce sont les seules qui marchent i.e. non anticipée par les A.E. Avant une élection, il y a une relance pour influencer l'électorat (*ci-dessous*) ([Nordhaus](#) en 1973), on constate empiriquement ce phénomène : avant les élections il y a des expansions puis après des récessions. Les cycles économiques sont rythmés par les élections politiques.

Politique de règle Un cap est fixé et on s'y tient	Politique de discrétion On décide au gré des événements
---	--

Politique dite passives, l'objectif n'est pas de réguler la conjoncture par opposition aux politiques actives qui cherchent à la réguler.

■ L'Etat est-il meilleur ou pire que le marché ?

Au niveau conjoncturel, l'intervention de l'Etat est à rejeter mais il y a des oppositions quant aux prescriptions des politiques économiques, et touche surtout aux politiques structurelles.

Les Néo-classiques sont pus ou moins favorables à l'intervention de l'Etat. On a une différence entre économie du bien-être et le Public Choice

- Issu de [Pigou](#) et son ouvrage : *Economie du bien-être*, 1920. On s'attache aux problèmes de l'intervention de l'Etat pour résoudre les problèmes sociaux et lorsque le marché est défaillant (bien collectif, rendement croissant, monopole naturel, externalité...). Cette école postule que l'intervention de l'Etat est nécessaire dès que le marché est défaillant. Un bien collectif, par exemple (sans rivalité et sans exclusion) est un bien dont l'usage par un A.E. n'empêche pas l'usage simultané par d'autres A.E. (la radio, la défense nationale...). Dans ce cas, les A.E. qui sont rationnels, ne vont pas révéler leurs préférences pour ce type de bien, espérant ainsi en jouir sans en supporter le coût. On aboutit alors à un paradoxe : comme personne n'exprime de demande pour ce type de biens, aucune offre n'émerge, alors même que ces biens collectifs sont souhaités par le consommateur. Face à cette défaillance du marché, il revient à l'Etat de prélever un impôt (par nature obligatoire) pour financer ces biens collectifs. Au de-là des fonctions régaliennes de l'état, Pigou va justifier l'intervention de l'Etat comme A.E. apte à réguler le marché.
- Ceci va être remis en cause par l'école du *Public Choice*, notamment par [Buchanan](#) et [Tullock](#) qui vont rejeter ce postulat. [Tullock](#) : « Nombreux sont les économistes qui ont argué l'imperfection du marché et par suite conseillé de laisser à l'Etat le soin de régler les problèmes, c'est une erreur manifeste, on connaît la légende de l'empereur romain qui ayant à juger un concours opposant deux chanteurs, n'écoula que le premier et attribua le prix au »

second supposant qu'il ne pouvait pas être pire ». Ils doutent que l'Etat ait pour objectif de maximiser l'intérêt général. La théorie des choix publics est une discipline de l'économie qui décrit le rôle de l'État et le comportement des électeurs, hommes politiques et fonctionnaires. Elle entend ainsi appliquer la théorie économique à la science politique. La politique y est expliquée à l'aide des outils développés par la microéconomie. Les hommes politiques et fonctionnaires se conduisent comme le feraient les consommateurs et producteurs de la théorie économique, dans un contexte institutionnel différent. La motivation du personnel politique est de maximiser son propre intérêt, ce qui inclut l'intérêt collectif (du moins, tel qu'ils peuvent le concevoir), mais pas seulement. Ainsi, les hommes politiques souhaitent maximiser leurs chances d'être élus ou réélus, et les fonctionnaires souhaitent maximiser leur utilité (revenu, pouvoir, etc.), c'est parce que c'est A.E. sont à des postes clé de la société et que les décisions (forcement égoïste) qu'ils prendront influencera l'ensemble de la société que l'école du Public Choice remet en cause la lutte pour l'intérêt général que s'est fixée l'Etat.

Par exemple dans le contexte des années 1970 (arbitrage inflation-chômage), l'économiste américain [William D. Nordhaus](#) cherche à prévoir quel type de politiques conjoncturelles seront choisies dans un système démocratique stylisé, en fonction du cycle électoral : à l'approche des élections, les gouvernements sont tentés de créer de l'inflation (pour faire baisser le niveau du chômage à court terme, et remporter ainsi les élections) qu'ils combattent ensuite. [Nordhaus](#) conclut que les systèmes démocratiques vont choisir à long terme une politique de moindre chômage et de plus grande inflation que le niveau optimal, liée au cycle électoral.

II) KEYNES ET LES KEYNESIENS

1) [La théorie générale de Keynes](#)

a) *Introduction : J.M. Keynes (1883-1946)*

- Keynes est très impliqué dans la vie économique et politique de son pays : Ex : *Bretton Woods*
- Keynes le théoricien : *Traité sur la monnaie*, 1930, *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt de la monnaie*, 1936
- Keynes le spéculateur : une partie de sa fortune va être acquise sur les marchés financiers

b) *Incertitude et anticipation*

Selon lui, les A.E. effectuent leurs décisions dans un cadre d'incertitude radicale. [Knight](#) (1921) avait déjà mis en avant la différence entre le risque et l'incertitude : le risque est probabilisable, l'incertitude ne l'est pas. L'homo-oeconomicus est perdu dans ce cadre car il n'a rien à quoi se raccrocher, il ne peut pas savoir. Dans ce contexte, les anticipations deviennent un phénomène collectif, intersubjectives. [Keynes](#) remet en cause l'usage des probabilités dans son ouvrage intitulé, *Traité des probabilités* (1921).

c) La préférence pour la liquidité

Chez Keynes, la monnaie est demandée pour elle-même. Dans un cadre d'incertitude radicale, la monnaie est le seul actif qui permet de se prémunir des aléas ($\Leftarrow$ liquidité) ou de saisir des opportunités. D'où l'intérêt de thésauriser. Quand on a des ressources, on préfère les liquidités.

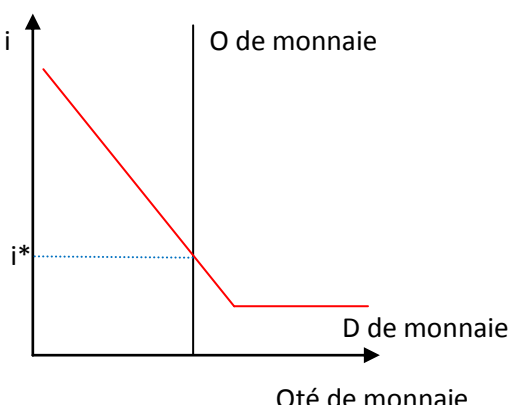
Le taux d'intérêt va être comme le prix de la renonciation à la liquidité :

$\nearrow i \Rightarrow \searrow \text{liquidité}$

$\searrow i \Rightarrow \nearrow \text{liquidité}$

(Thésaurisation) liquidité $\neq$ épargne (placement financier)

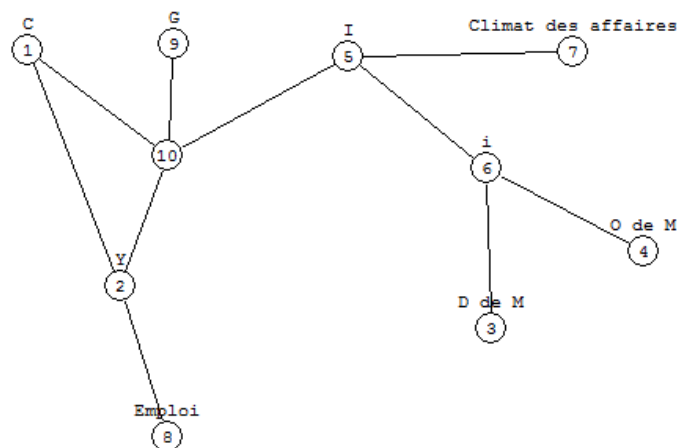
Cette vision par rapport à la thésaurisation remet en cause de la loi de Say : selon Keynes la thésaurisation est possible et justifiable. Il n'y a plus dichotomie chez Keynes.

Sphère Monétaire	Sphère réelle
	$I = (emc; i)$ $C(Y)$ $G(\text{depenses publiques})$ $Y = C + I + G$

d) La demande effective

La demande définit le niveau de l'activité économique. L'investissement est le plus instable, or il dépend de la demande anticipée. La demande effective découle des anticipations des entrepreneurs. La demande est aussi déterminée par l'anticipation des ménages. Pour Keynes, la consommation n'est pas sensible aux vagues de pessimisme ou optimisme, elle dépend juste du revenu (CT)

e) Equilibre de sous-emploi et chômage involontaire



Les embauches vont dépendre de l'optimisme ou non des entrepreneurs donc baisse de l'emploi en mauvaise période.

Chômage involontaire : demandeurs qui ne parviennent pas à satisfaire leur demande d'emploi car ne trouvent pas d'emploi aux taux de salaire en vigueur.

Chez les Néo-classiques, le chômage est du soit à des rigidités à la baisse ou à un salaire trop élevé

$w \Rightarrow \text{couts de production} \Rightarrow \text{inflation}$



Négociations collectives

f) La relance de la demande par l'Etat

On s'intéresse aux politiques conjoncturelles : la politique budgétaire (et fiscale) et la politique monétaire (injecter des liquidités et baisser le taux d'intérêt).

Pour Keynes, il n'y a qu'une seule limite à la politique monétaire : la trappe à liquidité. Toute offre de monnaie est thésaurisée. Ce comportement s'explique par la relation demande de monnaie-taux d'intérêt. On introduit la spéculation dans cette relation chez Keynes : lorsque les taux d'intérêts baissent sur le marché des obligations, on considère que les anticipations se développent (les gens anticipent une augmentation du taux d'intérêt), plus la propension à l'égard du haussier augmente. Quand le taux d'intérêt augmente, il y a une baisse du taux d'obligation, ce qui entraîne une thésaurisation (conserve les ressources sous forme liquide). La relation taux d'intérêt- demande de monnaie est donc plus compliquée. La trappe à liquidité est liée à cette relation.

Le multiplicateur : la politique budgétaire est plus efficace, surtout en situation de dépression grave car c'est une politique de relance direct. Le but est de créer de la dépense. On crée donc délibérément un déficit public.

2) Les courants keynésiens aujourd'hui : nouveaux keynésiens et post-keynésiens

a) *Les nouveaux kéneysiens*

On représente l'économie dans un cadre très proche des Néo-classiques.

■ **Influence de la théorie des déséquilibres** : s'est développée en parallèle avec les travaux des nouveaux keynésiens. On fait l'hypothèse de rigidité des prix, d'où un ajustement par les quantités. Autrement, il y aurait sans doute un équilibre comme dans le modèle walrasien. Dans ce modèle il y a une tentative de synthèse entre les raisonnements keynésiens et Néo-classiques. Les principaux auteurs sont [Barro](#), [Grossman](#) (1971) et [Malinvaud](#) (1977)

Dans cette perspective, des situations de déséquilibre sont alors possibles et différentes formes de crises sont analysées :

Marché B et S L marché	O>D	D>O
O>D (chômage)	Chômage keynésien	Chômage classique
D>O	Sous consommation	Inflation contenue

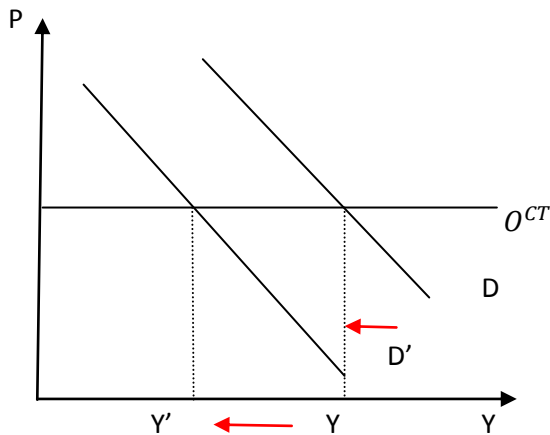
■ **L'importance des asymétries d'information sur le marché**

Les nouveaux keynésiens vont chercher à lever l'une des hypothèses de la CPP, qui dit qu'il y a symétrie, transparence de l'information. Cela conduit à deux phénomènes :

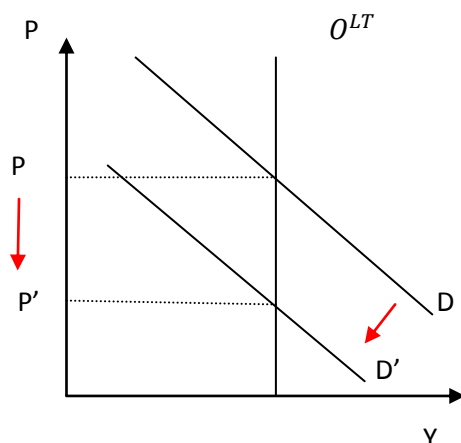
- **Sélection adverse** : situation qui apparaît lorsque soit l'offre ou la demande ne peut observer les caractéristiques précises du bien ou service qui sont l'objet de l'échange, notamment sa qualité, qui peut être défavorable aux demandeurs. Si on laisse faire le marché, seul les B et S défaillant vont s'échanger, [Akerlof](#) (1970). Ex : marché des véhicules d'occasion aux États-Unis, l'asymétrie de l'information est favorable à l'offreur. Un demandeur ne va pas prendre le risque de payer plus cher, alors qu'il peut obtenir un véhicule moins cher sur le marché de l'occasion.
- **Aléa moral** : relation offreur et demandeur qui dure dans le temps via un contrat (tacite ou non), l'asymétrie d'information porte sur le comportement d'un des deux après la conclusion du contrat. Si on laisse faire le marché, il risque de ne sélectionner que les mauvais risques, [Rotschild](#) et [Stiglitz](#) (1976).
- **Théorie du signal** : après la prise de conscience de l'asymétrie de l'information, les offreurs et les demandeurs vont s'envoyer des signaux afin de diminuer cette asymétrie. Concrètement, l'usage de CV lors des entretiens est un signal de la productivité du demandeur d'emploi. Un autre signal de qualité : les prix ; ici le prix est considéré comme vecteur d'information, la publicité comme signal de qualité ou encore l'inclinaison à plaider en justice comme volonté d'être légitimé et reconnu comme tel, [Spence](#) (1973).

■ Rigidités sur le marché des biens et des services

Raisonnement microéconomique pour expliquer les rigidités sur les prix, qui vont conduire à un ajustement par les quantités et non par les prix, c'est une remise en cause de la loi de l'offre et de la demande.



Baisse de la demande $\Rightarrow$ prix inchangé, récession car quantité produite en baisse.



$Y = f(K; L) \Leftrightarrow$ le progrès technique permet de baisser les coûts de productions sur le LT.

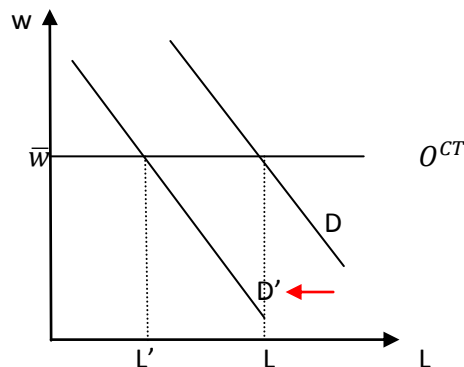
Cause de la rigidité sur le LT

- Effets externes de marchés abondants ([Diamond](#), 19982) : l'achat d'entrant (= matières premières) peut être plus facile en période de forte activité : $\searrow$ coût unitaire, si récession $\nearrow$ coût unitaire.
- Imperfection des marchés de capitaux ([Gertler](#) et [Bernanke](#), 1989) : il y a une asymétrie d'information entre prêteurs et emprunteurs qui conduisent à des taux élevés.
- Coût de menu ([Mankiw](#), 1989) : La transaction marchande, elle même est coûteuse. *Ex de Lévy : 5 chaînes de supermarché, étude liée aux changements de prix, coûts d'affichage, coûts lié au fait d'informer les fournisseurs et les clients. Ces coûts représentent 0,7% de leur chiffre d'affaire net soit 35% de leur marge net, chaque changement coute en moyenne \$0,52.* Lorsqu'une entreprise, à cause des coûts de menu, ne va pas changer ses prix, cela va

avoir des répercussions sur les autres entreprises auxquelles elle est liée. Il ont donc une importance macroéconomique du fait des externalités que produisent les rigidités de prix dans une entreprise.

■ Rigidités sur le marché du travail (*macroéconomie à fondement microéconomique*)

- **Théorie du salaire d'efficiace** : situation d'asymétrie d'information favorable aux offreurs qui connaissent leur productivité alors que le demandeur n'en a qu'une estimation. Le salaire d'efficiace met l'accent sur le fait que c'est le salaire (son niveau) qui détermine la productivité et non l'inverse (H. Ford « \$5 a day », J. L. [Yellen](#) (1984).



$Y = f(L; e)$ $e = \text{effort i.e. productivité}$, on suppose K fixe, ici on ne s'y intéresse pas.

$$e = (w; \text{taux de chômage})$$

Si $\nearrow w$ et chômage $\nearrow$ $\nearrow e$ car incité et crainte du chômage

Si $\searrow w$ et chômage $\nearrow$ $\nearrow e$ car crainte du chômage

Etc.

En période de récession un employeur qui baisserait les salaires peut craindre de perdre en productivité et donc en profit car la baisse de la masse salariale ne compensera peut être pas la baisse de productivité. Il a tout intérêt à licencier. Si la dépression dure trop longtemps, baisse des salaires. Les salaires créent une certaine cohésion au sein de l' A , baisser les salaires peut rompre cette cohésion. D'où le fait que l'on préconise un ajustement par les quantités.

- **Théorie des contrats implicites** : le salaire ne va pas fluctuer en fonction de la conjoncture. En période d'expansion il va augmenter mais moins vite que la productivité et va diminuer moins vite lors d'un ralentissement. Ceux sont les employeurs qui assument le risque de fluctuations, en expansion, l' A est gagnante et en ralentissement perdante car $\text{salaire} > \text{salaire d'équilibre}$, [C. Azariadis](#) (1975).
- **Théorie des insiders-outsiders** : marché du travail segmenté entre ceux qui ont une relation stable avec leur employeur et ceux qui n'en ont pas. Les « insiders » i.e. par exemple en France ceux qui ont signé un CDI, font tout pour garder leur emploi, ils sont aidés par l'action des syndicats, les rigidités institutionnelles. Supplément de salaire contre diminution de l'asymétrie d'information qui crée une barrière à l'entrée car $\text{salaire} > \text{salaire d'équilibre}$, [A. Lindbeck](#) et [D. Snow](#) (1988)

■ Effets d'hystérèse

Selon les keynésiens, le taux de chômage naturel n'est pas unique, contrairement à la thèse développée par [Friedman](#). Selon la théorie de l'hystérèse, développée par [Blanchard & Summers](#), le taux de chômage naturel n'est pas invariant et peut augmenter durablement. Précisons que ce concept d'hystérèse appartient au domaine de la physique : on dit d'une variable x qu'elle provoque un effet d'hystérèse sur la variable y lorsque, à la suite d'une variation de y causée par x , le retour de x à son état initial n'entraîne pas un retour de y à son état originel. Appliqué au chômage, ce concept exprime le fait que la valeur du taux de chômage naturel dépend de la valeur des taux de chômage observés dans le passé : il existe un phénomène d'irréversibilité au niveau du chômage naturel.

Plusieurs explications ont été avancées :

- Un niveau élevé de chômage fait perdre à une partie de la main d'œuvre son capital humain ou la « stigmatise ». Dans ces conditions, les employeurs potentiels considéreront les chômeurs – et tout particulièrement les chômeurs de longues durées – comme inemployables.
- Les insiders disposent d'un pouvoir de négociation dans la fixation des salaires par rapport aux outsiders. Les insiders vont donc négocier des niveaux de salaire qui ne prennent pas en compte la situation des chômeurs : on peut montrer alors que l'évolution des salaires ne dépend plus du niveau de chômage mais uniquement de sa variation.
- En cas de récession, les firmes investissent moins. La progression du stock de capital est donc ralentie. Lorsque la reprise se fait jour, l'insuffisance de capital peut empêcher le plein-emploi, même en cas de baisse significative des coûts salariaux.

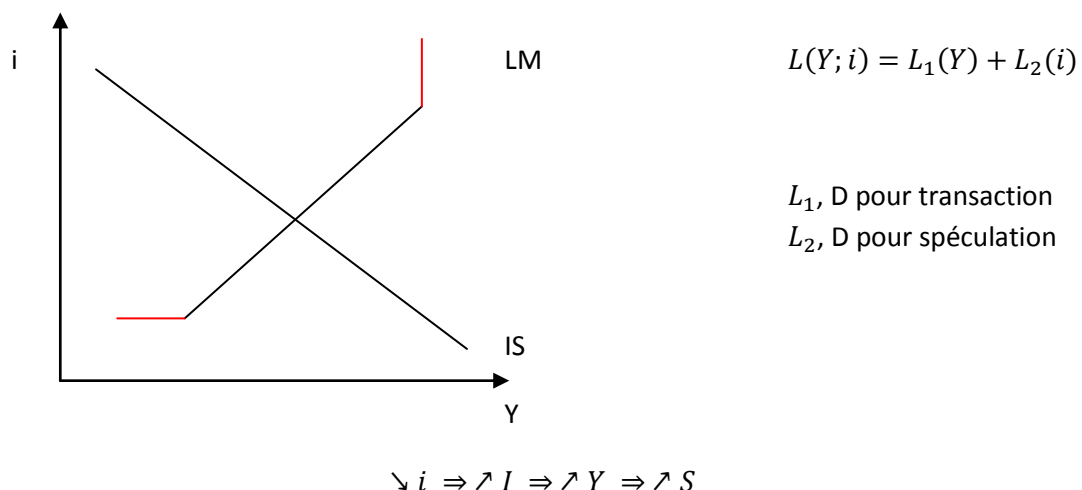
Les effets d'un phénomène persistent même lorsque les causes ont disparu.

■ De la « vieille » synthèse à la nouvelle synthèse

LE COURANT DE LA SYNTHÈSE : Courbe de Philips, modèle IS-LM

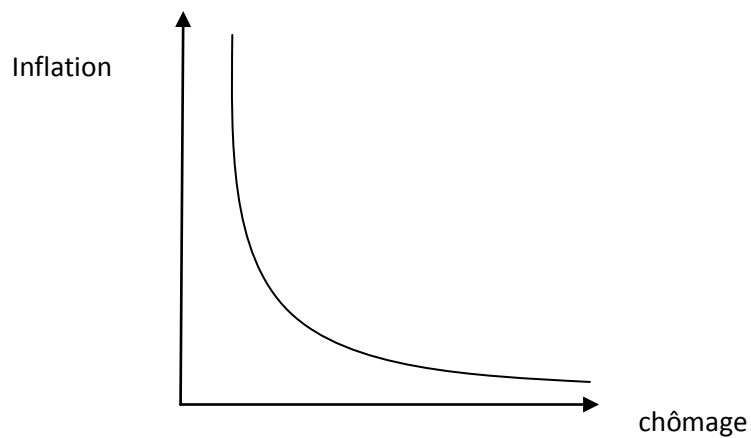
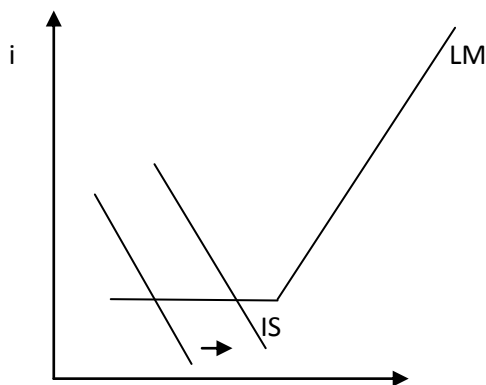
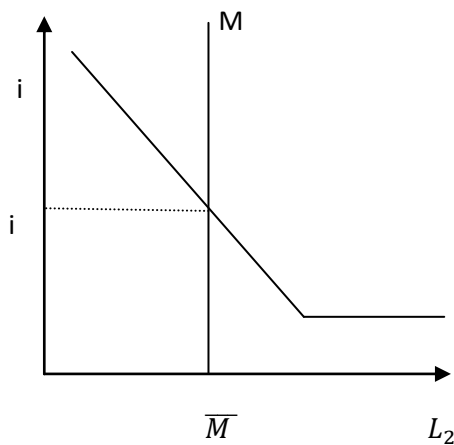
$I = S$ Équilibre sur le marché des B et S

$L_0 = M_d$ Équilibre sur le marché de la monnaie



Soit $\bar{M}$ constant

$$\nearrow Y \Rightarrow \nearrow L_1 \Rightarrow \searrow L_2 \Rightarrow \nearrow i$$



Courbe de Philips

L'inflation dépend du

Chômage

Lorsque le taux de chômage diminue, les négociations tournent en faveur des employés car moins d'offre de travail, $\Rightarrow \nearrow w \Rightarrow \text{coûts de production (inflation)}$

Lorsque le chômage augmente, les salariés ne peuvent pas demander plus.

La courbe de Philips est incompatible avec la théorie Néo-classique car le salaire n'évolue pas en fonction de la productivité.

Le courant de la synthèse correspond aux contextes des Trente Glorieuses car l'ensemble permet d'expliquer comment les salaires évoluent et fluctuent en fonction de l'emploi. Les gouvernements peuvent arbitrer entre un peu d'inflation au prix de moins de chômage ou l'inverse quand la courbe de Philips est validée : Politique de Stop & Go i.e. politiques conjoncturelles.

NOUVELLE SYNTHÈSE :

Point de vue de [Mankiw](#) : elle intègre les anticipations rationnelles (équilibre général inter temporel) et l'hypothèse d'incertitude radicale de marché avec asymétrie de l'information. Elle permet aux nouveaux keynésiens d'interpréter les fluctuations économiques par non seulement le choc d'offre mais aussi de demande ? L'économie peut rester assez durablement en dehors de l'équilibre (le cheminement prend un certain temps, pour que la rigidité des prix disparaisse). Chez Keynes, le passage du CT au LT n'est pas explicité dans l'analyse. Dans la nouvelle synthèse, il est expliqué.

[Mankiw](#) : « *Le long terme n'est pas si éloigné que l'on puisse déclarer cavalièrement, comme le fit Keynes, qu'à long terme nous sommes tous morts* »

b) Les post-keynésiens

Considéré comme hétérodoxes, ils ne misent pas sur les politiques conjoncturelles pour avoir une croissance équilibrée, ils ont peu de foi dans ces politiques. Ils s'attachent d'abord à des notions telles que le contexte d'incertitude radicale et d'anticipation.

[Davidson](#) (1991) « *Je n'entends pas simplement distinguer ce qui est connu pour être certains de ce qui est probable. Le jeu de la roulette n'est pas en ce sens sujet à l'incertitude. Le sens dans lequel j'utilise les termes est qu'il n'y a aucune base scientifique sur laquelle fonder une probabilité calculable : tout simplement nous ne savons pas* »

Pour eux, il y a une multiplicité d'équilibres et l'économie apparaît comme instable.

Les post-keynésiens expliquent assez bien la logique d'instabilité des marchés instables comme les marchés de financiers et monétaire. Comme ils ne croient pas en la régulation par les politiques conjoncturelles, ils préconisent les politiques structurelles : limite la liberté des A.E. afin que cela ne débouche pas sur une trop grande instabilité.

Dans une économie caractérisée par l'incertitude radicale, la monnaie est l'actif privilégié. [Davidson](#) parle de l'absence de liquidité car la politique est trop restrictive. « *Si les entrepreneurs font face à un problème de liquidité, la croissance à LT des emplois sera compromise même si la demande effective est suffisante pour garantir l'expansion. Un manque de monnaie peut bloquer l'expansion du produit réel en dépit des perspectives de profit* ».

III) RATIONALITÉ, RAPPORTS SOCIAUX ET INSTITUTIONS

Introduction : la théorie standard

a) L'homo-oeconomicus

L'homo-oeconomicus est une représentation théorique du comportement de l'être humain, qui est à la base du modèle néo-classique en économie. L'origine de cette expression est incertaine. On la trouve chez [Pareto](#) en 1906, mais elle a peut-être été employée auparavant. L'homo-oeconomicus est considéré comme rationnel. Autrement dit, cet individu :

- a des préférences et qu'il peut ordonner. Ainsi s'il préfère les pommes aux poires et aussi les poires aux bananes, alors il préférera les pommes aux bananes. C'est la transitivité.
- est capable de maximiser sa satisfaction en utilisant au mieux ses ressources : il maximisera son utilité (et non pas son profit).
- sait analyser et anticiper le mieux possible la situation et les événements du monde qui l'entoure afin de prendre les décisions permettant cette maximisation

La notion d'utilité s'assimile fréquemment en économie à la notion de bien-être. Ainsi la somme des utilités des individus d'une société est considérée comme le *bien-être social*.

En attribuant à tous les agents économiques ces caractéristiques rationnelles, et si le marché est entièrement libre, on peut bâtir des modèles économiques maximisant l'utilité de chacun ; autrement dit conforme à la sous-hypothèse de l'efficacité du marché. Il y a une adéquation des moyens en fonction des objectifs donnés, individu optimisateur. Hypothèse de travail : quelles sont les conséquences de la levée de cette hypothèse sur le fonctionnement de l'économie ?

b) Le lien marchand

Dans la théorie standard, on fait l'hypothèse que le marché lie les individus (coordination) aussi bien chez Keynésiens que chez les Néo-classiques. La coordination se fait par le marché.

Exceptions : [Akerlof](#) et le phénomène de sélection adverse : il affirme que la relation offreur/demandeur se fait aussi grâce à la confiance (phénomène social), i.e. que la coordination n'est pas que marchande, il y a des éléments exogènes qui viennent faciliter cette coordination

c) Des institutions au service de l'efficacité marchande

Chez les Néo-classiques, on admet que certaines règles sont nécessaires pour que le marché soit efficace. Mais ces institutions ne sont censées émerger que car elles permettent d'avoir une économie efficace.

Ces règles émergent spontanément des relations marchandes, il n'y a pas besoin d'une société qui établisse au préalable ces règles. C'est le marché lui-même qui produit les règles.

■ Définition générale des institutions

Selon [North](#), *prix Nobel en 1993*, une institution est un ensemble de règles, communément admises au sein d'une société et des moyens mis en œuvre pour faire respecter ces règles. Ces règles peuvent être explicites ou implicites (ex : règles de politesse). Par ailleurs, les règles n'existent que s'il y a des sanctions.

Règles de base pour une économie de marché :

- respect du droit à la propriété privée.
- respect de la concurrence et la liberté d'entreprendre.

- moyen de paiement accepté par tous (*monnaie*).
- organiser/mettre en place des institutions financières (pour financer l'économie).

Pour [North](#), le facteur premier de la croissance est les institutions.

■ L'auto-institution du marché ([Hayek](#))

Hayek présente l'origine de ces règles. Les règles émergent spontanément des relations marchandes.

- Auto-institutionnalisation du marché
- Autorégulation du marché ([Say](#))

La monnaie est une institution au sens où c'est une règle communément admise. Quelque soit la société à laquelle on s'intéresse, on assiste au passage d'une économie de troc à une économie de marché, sans qu'il y ait nécessairement un état qui impose la monnaie comme unité de change.

Contre exemple : après la chute de l'URSS, passage d'une économie socialiste planifiée à une économie régie par le marché, il a fallu un Etat pour que cela se produise.

Pour [Boyer](#), il n'y a pas que le marché qui institutionnalise le marché, il y a aussi l'Etat qui est l'instituteur du marché, il y a complémentarité.

On peut noter qu'un certain nombre de règles économiques existent indépendamment d'un souci d'efficacité du marché.

■ Le rôle des coûts de transactions

Née sous la plume de [Coase](#), en 1937, la théorie des coûts de transactions montre que le recours au marché comme mode d'allocation des ressources peut engendrer un coût d'usage, dénommé coût de transaction. Analytiquement, deux catégories de coûts de transaction sont distinguées : il existe tout d'abord des coûts *ex ante*, liés à la connaissance et à la sélection des partenaires qui sont d'autant plus élevés que la transaction est complexe et potentiellement conflictuelle ; l'acte d'échange sur un marché peut occasionner des coûts *ex post* correspondant aux coûts de contrôle et éventuellement aux coûts juridiques liés au non respect du contrat. Dès lors que le recours au marché s'avère trop coûteux, le « faire-faire » (i.e. le recours à la transaction marchande) cède le pas au faire « soi-même » i.e. à l'intégration de la transaction au sein de la firme. L'intégration peut prendre la forme d'une intégration vers l'amont -l'incertitude sur le prix du produit intermédiaire étant jugée trop forte par la firme produisant le bien final –ou vers l'aval, le fabricant ne pouvant connaître par exemple le prix pratiqué par le détaillant, qui s'accapare ainsi une rente.

[Coase](#) et [Williamson](#) se demande pourquoi autre chose que la coordination marchande va être privilégié. Ils restent sur une logique ne reposant que sur l'efficacité économique.

Exemple des entreprises : l'entreprise en tant qu'institution n'existe pas. Les couts de transaction sont les couts de spécification et de mise en œuvre des contrats qui sous-tendent tout échange ([North](#))

[Coase](#) met en évidence que toute transaction marchande est coûteuse en elle-même. Le cout principal est le cout d'information lié à la rencontre entre l'offreur et le demandeur : la rencontre

suppose de collecter des informations, prendre connaissance des différentes offres... Cela rend la transaction coûteuse.

1) Rationalité limitée et efficacité économique

Il existe d'autres représentations comme celle de [Simons](#) : la rationalité procédurale. Pour [Simons](#), si on veut comprendre les comportements économiques individuels, il faut s'appuyer sur une rationalité moins stricte que chez les Néo-classiques (qui est la rationalité substantive). Il critique la rationalité substantive car on fait une hypothèse à l'égard des individus qui ont un comportement cognitive et computationnel, il a une capacité de collecte et de traitement d'informations sans bornes, capacité de calculs illimités et justes pour déterminer quelle est la bonne décision à prendre. Ce modèle ne refléterait pas les capacités réelles des individus. Si l'on veut décrire plus adéquatement le comportement des individus, il faut avoir recours à la rationalité procédurale qu'il a lui-même défini i.e. que les individus mettent en œuvre des procédures de décision qui sont cohérentes. Ils n'ont pas d'objectif bien déterminé, mais leur décision va leur permettre d'atteindre des solutions satisfaisantes. Il y a ici une remise en cause de l'homo-oeconomicus.

- [Kahneman](#) et [Tversky](#) montrent en quoi les individus peuvent être irrationnels mais ne proposent pas de modèle plus pertinent. Exemple : des opérations/radiothérapies et du changement des présentations des statistiques de [Mc Neil & alli](#) (1982).
Principe d'invariance : les choix de varient pas en fonction de présenter les problèmes de décision. Cela montre que les individus sont victimes de ces illusions d'optiques.
- [Smith](#) (1962), reproduit un marché de biens laboratoires et avec des individus ayant pour rôle d'être des offreurs ou des demandeurs. Le prix qui tend naturellement à s'imposer et le prix prévu par la théorie, donc la quantité échangée est celle prévue par la théorie, on atteint un optimum. Ces sont les individus eux-mêmes qui ont obtenu cette équilibre et cette efficacité.
- [Smith & alli](#) (1988) : sur un marché financier, on échange un titre qui a une durée de vie limitée et qui rapporte des dividendes. On connaît à l'avance la distribution des probabilités de gain sur chaque titre. On donne à l'offre et à la demande du cash et des titres. Si les individus étaient rationnels, il n'y aurait pas de transaction ou alors en fonction de leur aversion au risque plus ou moins grande les individus vendraient tout puis c'est tout. Or les titres passent de main en main, on assiste à la formation d'une bulle qui éclate juste avant la fin de la durée de la vie du titre. Les marchés financiers ne fonctionnent pas ici comme le prédisait la théorie.

2) Rapports de domination : l'analyse de Karl Marx

Certains rapports sociaux sont préalables aux rapports marchands qui n'a aucun intérêt en lui-même car c'est un rapport de domination dans un système capitaliste selon [K. Marx](#) (1818-1883). Expliquer les phénomènes économiques par le marché n'a pas de sens car il est basé sur la domination d'une classe sur une autre.

a) Le capitalisme : un mode de production fondé sur l'exploitation

Le mode de production capitaliste ne peut exister que s'il existe un clivage de la société entre la bourgeoisie et les prolétaires. Ceci est rendu possible par l'accumulation primitive du capital par certains individus, visibles lors de la Révolution Industrielle au 19^{ème} siècle.

Hypothèse : seul le travail crée de la valeur. Cette plus-value va permettre au détenteur du capital, d'amortir du capital et d'investir. C'est une logique d'accumulation rendue possible par l'extorsion de la plus-value i.e. l'exploitation → reproduction élargie du capital.

La terminologie marxiste : plus-value, accumulation primitive du capital, force de travail, reproduction élargie du capital, mode de production capitaliste, classe en soi, classe pour soi.

b) Les contradictions internes du mode de production capitaliste

Marx s'intéresse à l'évolution du mode de production capitaliste, il se base sur l'analyse de Ricardo pour critiquer ce modèle. Comme dans l'analyse classique, il prend en compte le CT et le LT.

■ Développement des crises

Pour le CT, les crises sont possibles mais surtout nécessaires (inévitables et profitables) au mode de production capitaliste, c'est un moment de purge ou l'on assainit l'économie. Les entreprises sont caractérisées par une tendance à l'accumulation du capital en vue d'augmenter leur taille, la production, leur profit... or la croissance de la demande dans ce modèle est nécessairement limitée : il y a un problème récurrent de suraccumulation du capital d'une part et de sous-consommation d'autre part. L'offre est en hausse constante alors que la demande stagne. La demande est limitée à cause de l'exploitation qui va limiter la consommation des prolétaires car les salaires ont tendance à se fixer au niveau qui permet aux prolétaires de survivre et de se reproduire et donc de renouveler la force de travail. Les débouchés provenant des prolétaires sont donc très limités. Les détenteurs de capital ne consomment pas non plus car ils sont obligés de réinvestir pour ne pas tout perdre. Leur capital est une fin en soi et non un moyen. Ainsi ils augmentent sans cesse leur capital donc l'offre. On butte forcément sur des crises de surproduction du a la sous-consommation.

L'offre ne crée pas sa demande ici.

A LT, le mode de production capitaliste est donc nécessairement voué à l'échec.

■ Baisse tendancielle du taux de profit

- Pour le LT : ce mode de production est nécessairement voué à l'échec donc à sa disparition pour faire place à un socialisme. Proudhon : « la propriété c'est le vol ». Marx critique le socialisme utopique (Owen, Fournier) car il passerait à coté de l'essentiel i.e. le plan économique. Le fait que l'on est sensé passé du capitalisme au socialisme est du à son incapacité sur le plan économique et non à son coté parfois jugé immoral. Ce qui amène la fin de cette société capitaliste est la baisse tendancielle du taux de profit :

$$\begin{aligned} \text{Taux de profit} &= \frac{\text{plus-value}}{c+v} \\ &= \frac{\frac{\text{plus-value}}{c}}{\frac{c}{v}+1} \end{aligned}$$

c = capital constant et v = capital variable (salaire)

$\frac{c}{v}$ = composition organique du capital, ressemble à l'intensité capitaliste.

Si $\nearrow \frac{c}{v}$ le taux de profit baisse. Ainsi la rentabilité est de plus en plus faible sur le LT. Cependant le mode de production capitaliste arrive à trouver des solutions temporaires comme le commerce international qui passe par l'impérialisme. D'où le titre de l'ouvrage de [Lénine](#), *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme*

plus – value = valeur créée par le travail – valeur de la force de travail

Les capitalistes cherchent constamment à augmenter la valeur créée par le travail pour accroître leur plus-value mais ils se heurtent à des contraintes physiques : un individu ne peut pas travailler 24h/24h et 7 jours sur 7. Par ailleurs, ils souhaitent constamment trouver une main d'œuvre moins chère (femme, enfant, étranger).

L'impérialisme se justifie dans le fait qu'un pays qui a connu une accumulation primitive du capital va aller chercher une main d'œuvre moins chère à l'étranger dans un pays qui n'a pas encore connu d'accumulation (colonialisme, esclavage...). Il y a là un processus de paupérisation selon Marx i.e. un appauvrissement au cours du temps d'une population donnée. Elle touche les travailleurs et est une conséquence de l'accumulation primitive de capital. La paupérisation est dite absolue quand le niveau de vie des travailleurs baisse et est dite relative quand le salaire des travailleurs augmente à un rythme moindre que celui des capitalistes.

c) Marx est-il encore d'actualité ?

Non parce que :

- ❖ La vision d'une dichotomie de la société semble avoir été remise en cause par l'émergence de la classe moyenne.
- ❖ Les gains de productivité du au progrès technique ont contribué à l'amélioration générale du niveau de vie (aidé par l'État-Providence). Avant, l'État était au service des bourgeois, aujourd'hui il est au service de tous (Liberté, Égalité, Fraternité).

Oui parce que :

- ❖ Son analyse des crises restent pertinente du point de vue de la suraccumulation du capital et des problèmes de débouché.
- ❖ Sa vision du commerce international est encore valable lorsque l'on voit les pays les plus développés s'enrichir en exploitant des travailleurs étrangers, notamment en Asie.

[J. Kornai](#), *Socialisme et économie de la pénurie*, veut mettre en avant l'incapacité des économies centralisées à assurer une bonne coordination et à être efficace. La concurrence est garante de l'efficacité au sein d'une économie de marché. Or, cette concurrence n'existe pas dans une

économie socialiste de marché. La thèse fondamentale de [Kornai](#) est que l'économie socialiste se distingue radicalement de l'économie de marché dans la mesure où c'est une économie de pénurie, pas seulement au sens trivial des files d'attente devant les magasins. L'économie de marché est contrainte par la demande (du moins sur le CT) : l'entreprise produit pour un marché ; si son produit n'est pas demandé, l'entreprise a des coûts supérieurs à ses recettes et fait faillite. Personne ne peut la sauver : elle a une contrainte budgétaire dure. Au contraire, en économie socialiste l'entreprise produit pour exécuter (et dépasser) le plan, qui est lui-même toujours tendu : on prévoit un montant de production trop élevé par rapport aux capacités de production. La firme se heurte à une contrainte de ressources : elle est limitée par l'allocation d'inputs (matières premières, investissement, main d'œuvre) accordés par le planificateur-répartiteur. Elle n'est pas limitée par la demande : si elle ne parvient pas à couvrir ses coûts elle sera sauvée par l'autorité : elle a une contrainte budgétaire lâche ou relâchée. Comme la contrainte des ressources touche tous les producteurs, chacun est toujours en situation de pénurie pour quelque chose ; de ce fait il ne peut employer d'autres inputs qui sont donc en excédent mais ne sont pas mobilisables pour un usage productif. Le consommateur au contraire du producteur, a une contrainte budgétaire dure : il ne peut dépenser plus qu'il ne gagne. Mais lui aussi est materné par l'État, qui lui garantit un emploi et une protection sociale.

3) Lien social et lien politique : quand le lien marchand ne suffit pas à comprendre la coordination

On fait appel au lien politique et/ou social quand le lien marchand ne suffit pas à comprendre/expliciter l'économie.

a) *L'apport de Polanyi*

[Polanyi](#), historien, auteur de *La Grande Transformation*, en 1944. Selon lui, il y a 3 modes de coordination, donc d'allocation des ressources :

- La coordination marchande par les prix
- La redistribution, qui émane d'une décision politique.
- La réciprocité, qui s'inscrit dans le cadre d'inter-relation sociale rendue obligatoire par la coutume, les habitudes etc.

L'objectif de Polanyi étant de minimiser la coordination marchande, qui dominait pour lui au 19^{ème} siècle. Les relations marchandes sont encadrées avec les liens politiques et sociaux. Cela est du à la Première et à la Seconde Guerre Mondiale.

Depuis les années 80, le marché semble de nouveau se dés-encadrer des relations sociales et politiques du à la mondialisation et à la baisse de l'intervention de l'État.

b) *L'Ecole de la Régulation*

Selon l'Ecole de la Régulation, si l'on veut comprendre le fonctionnement de l'économie, il faut aussi bien connaître les rapports sociaux et les phénomènes économiques au sens strict (i.e. les différents

mécanismes économiques et les différentes lois). Il n'y a pas de loi universelle car le fonctionnement d'une économie est fonction des rapports sociaux $\Leftarrow$ diversité dans le temps et l'espace.

Relativisme de l'économie

Ainsi les États-Unis sont différents de la France à l'heure actuelle (espace), tout comme la France des Trente Glorieuses était différente de la France aujourd'hui (temps).

Auteur : [R. Boyer, M. Aglietta](#).

Terminologie de l'école de la Régulation : mode de régulation, régime d'accumulation, forme institutionnelle.

Mode de régulation : ensembles de procédures permettant l'ajustement entre les décisions des agents économiques.

Régime d'accumulation : ensemble de régularité économique et sociale qui permettent l'accumulation de se développer à long terme.

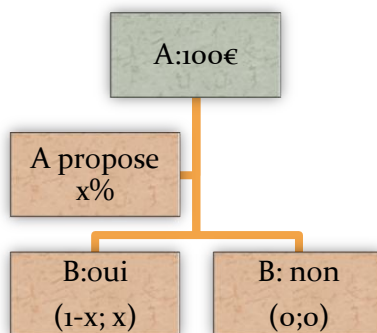
Formes institutionnelles : configuration spécifique des rapports sociaux pour une époque et un ensemble géographique déterminé. (Monnaie, rapport salarial, formes de concurrence, formes d'adhésion au commerce international, formes d'État).

1. Forme de la monnaie, politique monétaire, financement de l'économie
2. Forme du rapport salarial, déterminants du salaire et de l'emploi, organisation du travail
3. Forme de concurrence, degré de concentration, formation des prix, concurrence entre salariés, qui déterminent alors le salaire
4. Formes d'adhésion au commerce international : le modèle étudié est-il bien intégré dans le commerce ou vit-il en autarcie et pratique-t-il le protectionnisme ?
5. Formes d'État, degré d'implication de l'État dans l'économie, niveau d'intervention...

c) Quelques résultats de l'économie expérimentale

On cherche à montrer que les facteurs sociaux interviennent lors de la recherche de la satisfaction de son intérêt individuel (certaine forme d'égoïsme)

■ **Jeu de l'ultimatum** : [Guth & alli](#) (1982) : Deux joueurs, une somme d'argent, admettons 100€



En générale -30% B refuse (motivation sociale)

La même expérience répétée avec une approche neuroéconomique, à la fin des années 90 par J. [Caben](#), nous montre que lorsque les individus B reçoivent une somme d'argent assez faible, cela anime le cortex insulaire qui est responsable des sentiments négatifs et fortement émotionnels (colère, indignation, douleur...). Ces résultats confirment le côté social du refus, et explique le refus.

■ Jeu de pure coordination

[T. Schelling](#) (1960). Nommé ainsi car le résultat ne dépend que de la capacité des individus à se coordonner, dans un contexte où l'objet de la coordination n'implique aucun conflit d'intérêt entre les individus.

Pure coordination		Joueurs 2	
Joueurs 1		A	B
	A	(1 ; 1)	(0 ; 0)
	B	(0 ; 0)	(1 ; 1)

Homo-oeconomicus, le joueur 1 va mettre une probabilité de $\frac{1}{2}$ sur le choix de B par le J2 et $\frac{1}{2}$ sur le choix de A par le J2 et J2 va faire de même pour le joueur 1. Au premier tour $\frac{1}{2}$ chance de gagner i.e. d'avoir un optimum.

Les individus sont amenés à choisir un entier supérieur à 1, il y a donc une infinité de solution possible et la probabilité de choisir le même qu'un autre et apparemment nulle selon les calculs d'un homo-oeconomicus. Pourtant en réalité, il y a une certaine coordination autour du chiffre 1. Cela est sans doute du au fait que 1 soit visible dans la consigne.

[Metha & alli](#) (1994) : reprise de Shelling

On se propose de refaire la même expérience que Schelling en la modifiant légèrement.

Le 1^{er} choix n'a pas d'influence sur la rémunération, le chiffre 7 sort souvent. Il y a environ 5,2% de chance d'avoir 2 individus avec le même choix.

Le 2^{ème} choix influe sur la rémunération, le chiffre 1 sort souvent, il y a environ 20,2% de chance d'avoir 2 individus avec le même choix.

La théorie standard prévoyait une absence totale de coordination.